

18<sup>e</sup> ANNÉE — 1869

*Lackington*

*Dec. (no. 12)*

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE  
DU PROTESTANTISME FRANÇAIS

# BULLETIN

## HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

*mangin*  
*Decembre*  
DEUXIÈME SÉRIE — QUATRIÈME ANNÉE

N<sup>o</sup> 14. 15 Novembre 1869



PARIS

AGENCE CENTRALE DE LA SOCIÉTÉ

43 et 45, rue des Saints-Pères (Écrire franco).

PARIS. — Ch. Meyrueis. — Grassart. — GENEVE. — Cherbuliez.  
LONDRES. — Nutt, 270, Strand. — LEIPZIG. — F.-A. Brockhaus.  
AMSTERDAM. — Van Bakkenès et C<sup>ie</sup>. — BRUXELLES. — Mouron.

1869

# SOMMAIRE

Pages.

## ETUDES HISTORIQUES

- Antoine de Croy, prince de Porcien** (3<sup>e</sup> partie), par M. le comte Jules Delaborde. . . . . 513

## DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX.

- Lettres des Eglises de Die, de Grenoble et de Valence à Calvin** (janvier et mars 1562) . . . . . 530
- Epître des Protestants au Roy sur la révocation de l'Edit de Nantes.** (Communication de M. Paul Marchegay.) . . . . 586
- Trois assemblées du Désert en Saintonge** (1749-1754). (Communication de M. E. Jourdan.) . . . . 588

## MELANGES.

- Les Prophètes Cévenols**, d'après un article du *Chrétien évangélique*. 544
- Fête de la Réformation. Fragment d'un Discours de M. le pasteur Viguié.** . . . . 552

## NÉCROLOGIE.

- M. Charles Meynier.** . . . . 559

*En vente :*

NOUVEAUX RÉCITS

DU SEIZIÈME SIÈCLE

PAR JULES BONNET

1 volume grand in-18. — Prix : 3 fr. 50 c.

**CORRESPONDANCE DES RÉFORMATEURS** dans les pays de langue française, recueillie et publiée par A.-L. Herminjard. Tome II (1527 à 1532). Grand in-8. Prix : 40 fr.

**CHRONIQUES DE GENÈVE**, par François Bonivard, prieur de Saint-Victor. Publiées par Gustave Revilliod. Deux beaux vol. in-8. Genève, imprimerie de Jules Fick.

**DE L'ÉTAT CIVIL DES RÉFORMÉS DE FRANCE**, par L. Anquez. In-8. Librairies Grassart et Ch. Meyrueis. Prix : 4 fr.

**MADAME L'AMIRALE DE COLIGNY** après la Saint-Barthélemy, par le comte Jules Delaborde. Grand in-8. Prix : 4 fr. 50 c.

**PHILIPPE MORNAY DE BAUVES**, ou l'Education d'un gentilhomme protestant au XVI<sup>e</sup> siècle, par M.-J. Gaufres. Grand in-8. Prix : 4 fr.

**HISTOIRE DE LA RÉFORMATION EN EUROPE** au temps de Calvin, par J.-H. Merle d'Aubigné. — Tome V : Angleterre, Genève, Ferrare. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

**HISTOIRE DES PRINCES DE CONDÉ** pendant les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, par M. le duc d'Aumale. 2 vol. in-8, avec cartes et portraits. 45 fr.



SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE  
DU  
PROTESTANTISME FRANÇAIS

---

ÉTUDES HISTORIQUES

---

ANTOINE DE CROY

PRINCE DE PORCIEN (1)

La mort de François II, en changeant tout à coup la face des affaires, avait virtuellement anéanti la condamnation capitale prononcée contre Louis de Bourbon, et rendu la liberté à ce prince, qu'une décision solennelle devait bientôt proclamer innocent et réintégrer dans la plénitude de ses droits. De son côté, Antoine de Bourbon, délivré de tout danger, au moment même où son frère échappait à la mort, se voyait appelé à une haute situation dans l'Etat pendant la minorité du nouveau roi.

Rassuré désormais sur le sort de ses oncles et sur celui de l'amiral, qu'il associait à tous deux dans ses affections, Antoine de Croy suivait d'un regard attentif le cours des événements. Un secret pressentiment l'avertissait qu'il pourrait, plus tard, s'y trouver personnellement engagé; mais, loin

(1) Voir les deux premières parties de cette Etude, *Bulletin* de janvier, p. 2, et de mars, p. 124.

de chercher à sortir prématurément de sa position de simple observateur, il s'y renfermait au contraire avec le scrupule d'une conscience droite, et la modération d'un esprit patient. Sa vigilance et sa perspicacité trouvaient au surplus dans l'expectative un aliment suffisant. Quelque graves que fussent les questions politiques et sociales qui s'élevaient chaque jour, elles étaient pour lui, dominées par une question d'un ordre supérieur, celle de l'avenir réservé à la récente revendication du principe de la liberté religieuse. Ses préoccupations à cet égard étaient celles d'un disciple du grand homme qui, le premier en France, se plaçant sur le terrain du droit, venait de prendre en main avec autant de dignité que de force la cause de cette sainte liberté. Initié aux vues de Coligny, Antoine de Croy appelait de ses vœux un premier succès. Il sentait même ses espérances s'affermir à la vue de la noble attitude prise par l'amiral aux états généraux d'Orléans, attitude identique à celle qu'il avait adoptée dans les conférences de Vendôme et de La Ferté, à Amboise, en Normandie et au sein de l'assemblée de Fontainebleau. Appréciateur judicieux des hommes avec lesquels il vivait en rapport quotidien, le comte de Porcien constatait aisément, sans rien perdre d'ailleurs de la respectueuse affection qu'il avait vouée à ses oncles, que, si la ferme piété, la haute raison et le désintéressement politique de Coligny l'autorisaient à donner des conseils, le prince de Condé et Antoine de Bourbon avaient parfois besoin d'en recevoir : l'un, pour contenir dans de justes bornes et diriger vers le seul but légitime une bouillante ardeur et des tendances trop souvent étrangères aux inspirations de la foi chrétienne; l'autre, pour répudier les habitudes de mollesse et les incertitudes d'esprit qui le livraient à la merci de toutes les intrigues.

Au moment où l'on était encore sous l'impression des événements dont la ville d'Orléans venait d'être le théâtre, arriva des bords du Rhin à l'adresse du roi de Navarre, une lettre dont le contenu excita chez Antoine de Croy, dès qu'il en eut



connaissance, une vive émotion. Elle émanait d'un homme qu'il savait être tout dévoué à la cause protestante, d'un célèbre jurisconsulte et publiciste français, alors en résidence à Strasbourg, d'où il soutenait d'utiles relations avec plusieurs princes d'Allemagne :

« Sire, écrivait François Hotman à Antoine de Bourbon, le 31 décembre 1560 (1), aiant fait vos recommandations par deça, ainsi comme vous m'aviez commandé, j'ay cogneu en nos princes un singulier regret et déplaisir de l'outrage que l'on avoit fait à Monseigneur le prince vostre frère, et n'eüst esté la mort du feu roy, qui leur donna opinion que ledit seigneur estoit délivré, il y a longtemps qu'ils eussent fait devoir d'amis et de chrestiens envers luy. Au demourant, ils sont tous si joyeux du gouvernement qui vous est rendu, qu'ils se délibèrent vous envoyer ambassade pour vous congratuler et asseurer de leur bonne volonté et de recognoistre maintenant le devoir que vous avez envers Dieu, lequel vous a délivrez vous et Monseigneur vostre frère de la main de vos ennemis, vous les donnant maintenant liez pieds et mains à vostre dévotion, et les submettant soubz vos pieds pour leur rendre le supplice qu'ils méritent par leur intolérable tyrannie et immanité dont ils ont usé envers vous. Les princes qui s'assemblent sont *xxi* et sont tous de la confession évangélique; il y a les électeurs palatins de Saxe et de Brandebourg, le Landgraß, les ducs de Saxe, de Poméranie, Wirtemberg, Deux-Ponts, Brunswick, Lunebourg, Mecklenbourg, Louenebourg, Holstain, Anhalt, les marquis de Brandebourg et de Bade, et le comte palatin Georges, frère de Monseigneur l'Electeur. Le lieu de l'assemblée est Neunbourg, sur les fins de la Thuringie, et l'assignation au *xxi* de janvier. S'il plaisoit à Vostre Majesté négotier avec eux de quelque affaire, l'opportunité seroit maintenant fort grande, mais il faudroit savoir bientost vostre volonté et me la mander par le porteur... — Sire, nous supplions très-humblement Vostre Majesté vous souvenir de la promesse qu'il vous pleut nous faire à Vertueil, sachant le conte que vous aurez à rendre au jugement de Dieu, de dissimuler à la cruauté des tyrans et à l'effusion du sang de tant de pauvres affligés. Mesmes les Allemans sont avertis que les desers et montagnes de Provence sont pleins de pauvres fugitifs qui meurent de faim et de froit, et espèrent que, vous estant aujourd'huy rendue l'autorité qui vous appartenoit, Vostre Majesté aura plus d'égard à l'obéissance qu'elle

(1) Archives des Basses-Pyrénées. E. 582. — Cette lettre a été publiée dans le *Bulletin*, t. IX, p. 32 et suivantes.

doit à Dieu qu'à l'amitié des tyrans qui sont en exécration de Dieu et des hommes ; à quoy je supplie le Créateur vous vouloir, Sire, augmenter la sainte affection qu'il vous a donnée, et tellement inspirer que vous congnoissiez que ses oreilles seront fermées à vos prières si les vostres sont sourdes aux clameurs de ses serviteurs et enfans. »

Le roi de Navarre resta sourd à ce langage, dont la mâle énergie eût réveillé de sa torpeur une âme généreuse et l'eût irrésistiblement portée aux héroïques dévouements. La sienné, hélas ! allait devenir le jouet des plus insidieuses obsessions, et les protestants français furent bientôt réduits à ne voir qu'un déserteur de leur cause, qu'un satellite des Guises dans la personne d'un prince dont le rôle, clairement tracé par les circonstances, fût demeuré si beau, s'il eût su, répondant à l'appel du devoir, s'ériger en protecteur des opprimés et prendre en main la défense de la foi évangélique.

Il n'en fut pas de même du prince de Condé. Doué d'une sagacité d'esprit et d'une vigueur de caractère peu communes, il sut, dès le début de l'année 1561, se créer à la cour une situation qui, sans être prépondérante, était du moins digne de son rang et conforme à ses devoirs. Il fit plus : il se posa résolument en sectateur de la religion nouvelle, à la face des adversaires de tout genre qui s'efforçaient en vain d'en comprimer l'essor par d'odieuses persécutions. Quelles que fussent chez Louis de Bourbon les vues ambitieuses qui, mêlées au sentiment religieux, en altéraient la pureté, il n'en faut pas moins reconnaître que ce prince, à la différence de son frère, était du nombre de ces hommes qui, au XVI<sup>e</sup> siècle, acceptaient sans détour, sans idée de rétractation ultérieure, les conséquences d'une profession publique de protestantisme, et dont l'âme fortement trempée était prête à affronter les menaces et les périls de l'avenir.

Louis de Bourbon, au sortir de sa captivité, aspirait à une réparation éclatante qui, basée sur la déclaration de son innocence, lui restituât ses prérogatives de prince du sang. Tout en se tenant à l'écart jusqu'à ce qu'une pleine satisfac-



tion lui eût été donnée, il ne restait pas tellement étranger aux affaires de la cour, qu'il ne fût journellement informé de ce qui s'y passait. On en trouve la preuve dans une dépêche qu'il expédia d'Orléans le 1<sup>er</sup> février 1861, à son beau-frère le duc de Nevers, avec lequel il continuait de vivre dans une intimité que le second mariage de celui-ci n'avait nullement altérée.

« Monsieur, lui disait-il (1), sans l'assurance que m'a donnée votre secrétaire, de vous faire tenir ma lettre, je vous eusse escript par homme exprès, pour m'acquitter de la promesse que je vous fiz dernièrement, de vous faire entendre le deslogement du roy, quy se fait lundy prochain, de ceste ville pour aller à Fontainebleau, où il ne pourra estre jusques à vendredy pour tout le jour. L'espérance que j'ay d'avoir ce bien de vous y veoir avec Madame votre femme en ce mesme temps me gardera de vous tenir plus long propos, si ce n'est pour me recom-mander humblement à votre bonne grace et à la sienne, et supplier nostre Seigneur vous donner, Monsieur, autant d'heureux contentement comme pour soy en desire votre humble et obéissant frère à vous faire service. — Je crains bien [que] la maladye de la duchesse de Montpensier soyt cause qu'elle ne pourra accompagner la royne, et que nous faultdra demeurer en ceste ville pour quelques jours, etc., etc. »

Au moment où il recevait ces lignes qui lui signalaient l'état de souffrance d'une femme d'élite à laquelle il était sincèrement attaché, le duc de Nevers relevait lui-même à peine d'une maladie qui avait excité la sollicitude de sa famille et de ses amis. Il est bon de remarquer, relativement à ceux-ci, que quelles que fussent, au milieu des agitations de cette époque, les dissentiments qui les tinssent éloignés les uns des autres, François de Clèves avait généralement réussi jusqu'alors à se maintenir dans de bons rapports avec tous. Parmi eux figurait le connétable de Montmorency, auquel il s'adressait, le 13 février 1561, en ces termes (2) :

« Monsieur, vous m'avez tousjours faict démonstration de si bonne amitié que je ne doute point, ayant entendu la maladie de laquelle il a

(1) Bibl. imp. Mss. f. fr., vol. 3136, f<sup>o</sup> 87.

(2) Bibl. imp. Mss. f. fr., vol. 3179, f<sup>o</sup> 52.

pleu à Dieu me visiter, que vous n'en ayez eu de l'ennuy, pour duquel vous tirer et mettre hors, je n'ay voulu faillir de faire ceste depesche et vous asseurer, Monsieur, que de ceste heure je suis si bien de ma santé que j'espère, à l'ayde de nostre Seigneur, vous veoir en brief que je m'achemineraï pour aller trouver la bonne compaignye à Fontainebleau, et là vous dire particulièrement beaucoup d'affaires qui me concernent, à celle fin de m'y gouverner selon vostre conseil et bon advis que je recevray pour mettre à effect comme du plus suffisant homme et autant bon amy en mon endroict que je congnoisse, etc., etc. Vostre plus affectionné et entièrement bon amy à vous obéir,

« FRANÇOYS DE CLÈVES. »

Antoine de Croy, sans oublier le passé, savait, en ce qui concernait Anne de Montmorency, concilier la dignité de sa situation comme fils de la comtesse de Senninghen, avec la stricte déférence, qu'à titre de gendre du duc de Nevers, il devait témoigner au connétable, en tant qu'ami de ce prince.

Voici une nouvelle preuve du tact parfait qui le guidait dans les circonstances les plus délicates : à une époque voisine de celle des attentats commis à Orléans par François et Charles de Lorraine, ennemis déclarés de ses oncles et de sa tante Eléonore de Roye, on le vit, sans qu'il se pliât du reste à la moindre démarche ressemblant à une concession vis-à-vis des Guises, se faire un devoir de respecter en la personne d'Antoinette de Bourbon, leur mère, la femme sous l'égide de laquelle s'était abritée naguère la jeunesse de Catherine de Clèves devenue orpheline. Le cœur d'Antoine de Croy était ouvert à la reconnaissance : aussi considéra-t-il comme légitime l'empressement que mit, depuis son mariage, la comtesse de Porcien à se ménager, dans un nouveau séjour au château de Joinville, le moyen de convaincre Antoinette de Bourbon du prix qu'elle attachait au souvenir de son bienveillant patronage. La comtesse de Senninghen partageait d'autant plus aisément le sentiment de son fils à cet égard, qu'elle était assurée qu'Antoinette de Bourbon étendait jusqu'à lui, en qualité d'époux de sa petite nièce, l'intérêt affectueux qu'elle portait à cette dernière.



De son côté, Françoise d'Amboise, devenue, dans la sérieuse acception de ce mot, une seconde mère pour la jeune compagne de son fils, s'attachait, de loin comme de près, à entourer de tendres soins et de témoignages de bonté la sympathique et gracieuse Catherine, dont les lignes suivantes attestent la filiale reconnaissance :

« Madame, écrivait de Joinville (1), le 13 février 1561, la jeune comtesse de Porcien à sa belle-mère, qu'elle avait laissée à Paris, j'ay reçu les lettres qu'il vous a pleu m'escrire par ce porteur, et l'honneste présent que m'avez envoyé, dont humblement vous mercy. J'ay esté très ayse sçavoir le bon portement de Monsieur mon père, et ne m'eust sçeu advenir nouvelle dont j'eusse esté plus ayse pour la peyne que je portoie de ce que l'on m'en avoit dict. J'ay esté advertye qu'il avoit envye de me renvoyer querir : je vous puis asseurer, Madame, se me sera ung bien grand heur le pouvoir veoir en telle santé que le desire et pouvoir avoir moyen faire chose qui luy puisse estre agréable. J'ay bien bonne espérance [que] ce ne sera sans vous veoir, et lors vous remercieray plus amplement de vostre beau présent et de la bonne souvenance qu'avez de moy. Actendant ce bien, je supplieray nostre Seigneur, mes humbles recommandations présentées à vostre bonne grâce, vous donner, Madame, une parfaite santé, très-bonne et longue vye. Vostre humble et bonne fille, KATHERINE DE CLAISVES. »

Cette lettre était suivie, le lendemain 14 février 1561, du billet suivant d'Antoinette de Bourbon à la comtesse de Séninghen (2) :

« Ma cousine, j'ay reçu les lettres que m'avez escriptes par ce porteur, qui m'a bien au long fait entendre ce dont luy avez donné charge me dire, dont je suis bien d'avis; et suivant ce que j'ai escriptz à Monsr de Nevers, comme verrez par mes lettres. J'avois jà bien sceu sa malladye, de quoy j'ay porté grand peyne, et me semble sera très-bien fait, pendant qu'il se porte bien, vous faciez tant que les choses si bien commencées soient du tout asseurées et mises à fin. Je suis bien ayse que vous portez bien et voz affaires aussy. Vous pouvez estre asseurée qu'en tout ce que je pourray m'employer pour vous et mon cousin vostre filz, ce sera d'aussy bon cœur que je supplie le Créateur vous donner,

(1) Bibl. imp. Mss. f. fr., vol. 3212, f° 69.

(2) Bibl. imp. Mss. f. fr., vol. 3212, f° 70.

ma cousine, en bonne santé longue vie. Votre bien bonne cousine et amye, ANTHOINETTE. »

Cependant la cour s'était transportée d'Orléans à Fontainebleau. Le duc de Nevers profita du rétablissement de sa santé pour se rendre dans cette dernière ville où l'appelaient ses sympathies fraternelles et sa sollicitude de père de famille, plus encore que les devoirs de sa position officielle. Et d'abord, c'était là qu'il s'attendait à voir accorder, et que fut accordée en effet à Louis de Bourbon une première réparation ardemment désirée. Reconnu innocent, ce prince fut autorisé à siéger au Conseil privé et à recourir au Parlement de Paris, pour obtenir de ce grand corps judiciaire un arrêt déclaratif de son innocence, avec toute la solennité de formes requises à l'égard d'un prince du sang. C'était aussi à Fontainebleau que le duc de Nevers se proposait de soumettre à l'approbation royale le projet d'union du comte d'Eu, son fils aîné, avec la fille du duc et de la duchesse de Montpensier. Pour faciliter la réalisation de ce projet et l'obtention d'une sanction souveraine, en même temps que pour assurer le maintien de la bonne harmonie entre ses cinq enfants, qui lui étaient également chers, il voulut qu'à titre de préliminaire essentiel, un acte dont il avait mûrement arrêté les dispositions après avoir consulté ses parents, ses amis et ses conseils (1), fixât nette-

(1) Parmi ces derniers se trouvait probablement le célèbre Charles Dumoulin. Il était fort attaché au duc de Nevers, et ne l'était pas moins au comte de Porcien, que plusieurs dispositions de l'acte du 24 mars 1561 concernaient, en qualité d'époux de Catherine de Clèves. La lettre suivante (Bibl. imp. Mss. f. fr., vol. 3212, f° 65) laisse entrevoir la nature des relations qui existaient entre le beau-père d'Antoine de Croy et le grand jurisconsulte. — « A Monseigneur le duc de Nyvernois, pair de France. Monseigneur, je vous remercie humblement de ce qu'il vous a plu m'escripre et me faire tel honneur procédant d'ung si grand et vertueux prince que vous, et encore plus de ce que prenez à gré que je baille ma fille unique à ung de voz serviteurs, vostre bailly de Coulommiers, et que le tenez de voz plus fidelles comme aussy m'en tiens certain. C'est, Monseigneur, une des principales causes qui m'a meu conclure ladite alliance, et que j'ay cognu qu'il est entré en vostre service et le bon zèle qu'il ha à vous et aux princes du sang, ausquels vous et Messeigneurs vos enfans attenez, car pour ma part j'ay tousjours esté dès ma jeunesse affectionné aux princes du sang et aussy à vostre très-noble et vertueuse maison. Mes livres latins et françois le tesmoignent. J'espère qu'à l'advenir ma petite maison et famille vous sera encores plus recommandable, tousjours preste et appareillée à vostre service. Vous pourrez adjoûter foy à vostre dit serviteur mon gendre, priant Dieu qu'il vous doint de



ment pour l'avenir, les situations respectives de fortune du comte d'Eu, de son frère et de ses sœurs.

Il attribuait à François, son fils aîné, les duché et pairie de Nivernais, les comté et pairie d'Eu, ainsi que de nombreuses terres et seigneuries; à Jacques, son fils puîné, le marquisat d'Isles, le comté de Beaufort, et certaines possessions dont quelques-unes seigneuriales; enfin à ses filles Henriette, Catherine et Marie, différentes terres et sommes d'argent. Une mention finale qui prouve de quels graves personnages le duc de Nevers aimait à s'entourer quand il s'agissait de l'intérêt de ses enfants et de son gendre constate que l'acte était passé « en présence de nobles hommes, « MM. Pierre Séguier, président en la cour de Parlement de « Paris, et Charles de Lamoignon, conseiller du roi en ladite « cour (1). »

Deux jours après avoir ainsi disposé en faveur de ses enfants, le duc de Nevers, tout entier désormais aux exigences du présent, prit part à un second acte qui, pour être empreint, il est vrai, d'un caractère simplement préparatoire, n'en constituait pas moins un acheminement réel vers la conclusion de l'alliance qu'il avait soigneusement ménagée à l'aîné de ses fils (2).

N'est-il pas permis de supposer que si François de Clèves aspirait à voir son fils obtenir la main d'Anne de Bourbon, fille du duc de Montpensier, c'était avant tout parce que cette jeune fille avait été élevée par une mère chrétienne, par cette noble Jacqueline de Longwic à la supériorité morale de laquelle les catholiques, aussi bien que les protestants rendaient hommage(3).

bien en mieux prospérer. De Paris, ce v<sup>e</sup> janvier 1560 (1561 n. st.). Vostre très-humble et ancien serviteur, CHARLES DU MOLIN. »

(1) Bibl. imp. Mss. f. fr., vol. 2747, f<sup>o</sup> 266.

(2) Bibl. imp. Mss. f. fr., vol. 2749, f<sup>o</sup> 159 et suiv. Acte du 26 mars 1561.

(3) Brantôme (édit. du *Panth. litt.*, t. I, p. 481) la désigne sous le prénom de *Jacquette*. — Un état (voy. *Négoc. s. François II*, p. 744) « des officiers domestiques de la reyne Marie Stuart » lui attribue le même prénom : « Dames à viii liv. de gages : 1<sup>o</sup> . . . . 2<sup>o</sup> Madame *Jacquette* de Longwic, duchesse de Montpensier. » Voir également Davila, t. I, p. 84, 92, et le président de Laplace, *Comment. de l'état de la religion*, etc., édit. de 1565, f<sup>o</sup> 237.

Ce prince honorait, pour sa part, au plus haut degré les vertus et le caractère de la duchesse, en demeurant frappé de l'influence vivifiante qu'exerçaient sur son âme les doctrines de la religion dite nouvelle, auxquelles il devait lui-même, un jour adhérer. D'une autre côté, le penchant que, dès cette époque, le comte d'Eu montrait pour ces mêmes doctrines, avait, ainsi qu'il est permis de le croire, déterminé Jacqueline de Longwic à l'accepter pour gendre et à le faire agréer par le duc de Montpensier, dont le fanatisme sombre et farouche subit plus d'une fois, à son insu, l'ascendant d'une femme supérieure.

L'approbation royale, solennellement manifestée dans l'acte du 26 mars 1561, était déjà, en fait, obtenue depuis quelques semaines ; mais la situation spéciale dans laquelle se trouvait alors Anne de Bourbon commandait de recourir à une autre approbation encore. La duchesse de Montpensier, poussant le dévouement jusqu'à l'abnégation maternelle, avait, par égard pour Catherine de Médicis, dont elle était « l'une des plus privées amies (1), » autorisé sa fille à accompagner en Espagne celle de cette princesse (2). Douce, aimable, empressée, Anne (3) s'était chargée de distraire de ses regrets, en l'entourant de soins affectueux, la mélancolique épouse de Philippe II, destinée à porter, loin de la France, le fardeau d'une morne grandeur. La jeune fille, lorsque se décida son mariage, continuait à remplir sa touchante mission : or, comment y mettre un terme sans l'assentiment de la reine d'Espagne ? Le projet d'union, approuvé en France par le roi et la reine-mère, fut donc porté

(1) Th. de Bèze, *Hist. eccl.*, t. I, p. 226.

(2) Voir sur l'arrivée et le séjour d'Anne de Bourbon en Espagne, Regnier de La Planche, *Hist. de l'Etat de France sous François II*, édit. de 1576, p. 138. — *Négociat. relat. au règne de François II*, p. 176, 185, 186, 189, 354, 510, 520, 521, 703, 706, 708, 765, 812.

(3) Brantôme, édit. cit., t. II, p. 418. « Madame de Nevers, de la maison de Bourbon, fille de M. de Montpensier, a esté en son temps une très-sage, très-vertueuse et belle princesse, et pour telle tenue en France et en Espagne, où elle avoit esté nourrie quelque temps avecques la royne Elizabeth de France, estant sa *coupière*, luy donnant à boire, d'autant que la royne estoit servie de ses dames et filles, et chascune avoit son estat, comme nous autres gentilshommes à l'entour de nos roys. »



à la connaissance d'Elisabeth, qui, ne consultant que l'intérêt de sa fidèle compagne, se résigna, avec tout le désintéressement de l'amitié, à une pénible séparation. A peine est-il besoin d'ajouter que le sombre Philippe II, qui avait déjà expulsé de sa cour tant de Français et de Françaises attachés au service personnel d'Elisabeth, se montra plus que facile quant au retour d'Anne de Bourbon en France.

Ce retour fut précédé d'un séjour que le comte d'Eu vint faire en Espagne. Il allait se diriger vers ce royaume lorsqu'Elisabeth écrivit à sa mère : « L'on nous dit issy que ma cousine est accordée au comte d'Eu, et qui doit venir bientôt, de quoy je suis bien en peine de savoir la vérité, car ils disent qu'il doit estre issy dans quinze jours. Quant à ma dite cousine, elle se porte fort bien; j'espère, s'il est vrai qu'il vienne, qu'il la trouvera aussi belle comme il la lessée. » Catherine de Médicis répondit à sa fille le 3 mars 1561, pour lui confirmer la nouvelle déjà parvenue à Madrid et annoncer la prochaine arrivée du comte d'Eu à la cour du roi catholique (1).

Le comte d'Eu partit en avril (2), suivi de près par Montreuil, à qui le duc et la duchesse de Montpensier avaient confié le soin de ramener leur fille en France, en le munissant d'instructions écrites dont la teneur atteste que la vigilance maternelle de Jacqueline de Longwic avait présidé à leur rédaction (3). On y lit entre autres choses :

« Premièrement, fera le sieur de Montreuil les très-humbles recommandations de mesdits seigneur et dame au roy et à la reyne d'Espagne, et leur fera entendre que, ayant accordé, sous le bon plaisir du roy et de la reyne sa mère, et pareillement de leurs catholiques Majestés, le mariage de Mademoiselle leur fille, qui est pardelà, avec M. le comte d'Eu, fils ayné de M. le duc de Nevers, lequel est fort beau, gentil et honneste prince, et des plus grands et riches seigneurs de ce

(1) *Négociat. relat. au règne de François II*, p. 813, 839, 858 et suivantes.

(2) Lettre de l'ambassadeur Chantonay, du 13 avril 1561. *Mém. de Condé*, t. II, p. 5.

(3) *Négociat. relat. au règne de François II*, p. 683 et suiv.

royaulme, ils supplient très-humblement leurs dites catholiques Majestés de l'avoir agréable; ensemble le peu de service que ladite damoiselle a fait à ladite dame reyne, et luy permettre, avecques leurs bonnes grâces et congé, de s'en revenir pour parachever ce qui a esté commencé par mes susdits seigneur et dame, ses père et mère, puisque ceste chose est tant à son honneur et advantayge; remerciant très-humblement leurs dites catholiques Majestés de l'honorable et favorable traictement qu'ils ont fait à ladite damoiselle leur fille. — Ce faict, Monseigneur de Lymoges, ambassadeur, et ledit sieur de Montreuil, qui va pour conduire et accompagner ladite damoiselle, adviseront ce qui sera requis pour son retour, tant de mullets pour sa littierre, et cheveaux et haquenées pour ses femmes et ses gens, que mulets pour porter son bagaige; et là où il plairoit à la reyne de lui en bailler, faudra l'en pourvoir et en recouvrer, afin qu'au plustost que sa santé le pourra comporter, elle se puisse acheminer pardeçà, à petites journées et à son aise, et que son équipage soit dressé le plus honnestement et avec le meilleur ménage que faire se pourra. — ..... Davantayge, mondit seigneur et dame prient ledit sieur ambassadeur que, estant pardelà ledit comte d'Eu, il tienne la main à ce que, suivant les articles de mariage faits pardeça en la présence du roy et de la reyne (1), qu'il fasse en sorte que ledit sieur comte d'Eu, *fiance par parolles de présent* (2), avant s'en retourner, ladite damoiselle de Montpensier; et sy on y faisoit quelque difficulté à cause du parentaige qui pourroit estre entre eux, faudroit respondre qu'ils ne sont pas proches en degrés, et que, pour le plus près, ils sont au quatrième; et ce néanmoins mondit seigneur de Montpensier a envoyé quérir la dispense, laquelle il aura en main avant que ledit sieur comte d'Eu soit pardelà. Priant ledit sieur ambassadeur de tenir aussi la main que le tout soit fait le plus seurement, solennellement et honorablement que faire se pourra, etc., etc. »

Montreuil était chargé de remettre à la jeune reine une lettre dans laquelle Catherine de Médicis exprimait son affection pour Anne de Bourbon et la duchesse de Montpensier dans les termes les plus vifs (3). Tous les jours, disait-elle,

(1) Ceux du 26 mars 1561.

(2) Il était peu probable que le rigorisme catholique de la cour d'Espagne, en 1561, se prêtât, en faveur de deux Français, à ce mode d'union, qui impliquait clairement, de la part des futurs époux, la résolution arrêtée de se passer, pour le moment au moins, du concours d'un prêtre. On peut voir ce que nous avons déjà dit au sujet des *fiançailles par paroles de présent* (*Bulletin* du 15 mars 1869, p. 134, et note 3, *ibid.*).

(3) *Négociat. relat. au règne de François II*, p. 860.



lui apportaient de nouveaux motifs d'aimer la duchesse, dont l'utile intervention auprès des princes du sang avait assuré le repos du royaume. Ceci nous ramène à un état de choses bien connu dans l'histoire, en d'autres termes, à l'une des tristes conséquences de la formation du triumvirat. Menacée par cette coalition néfaste dans l'exercice du pouvoir souverain en même temps que les protestants étaient eux-mêmes menacés dans la profession de leurs croyances, la reine-mère cherchait désormais à s'appuyer sur la masse déjà imposante de ceux-ci, et se montrait bienveillante pour leurs chefs, les princes du sang et les Châtillon. Antoine de Croy, qu'elle savait leur tenir de près et partager leurs convictions religieuses et politiques, ne tarda pas à se ressentir des effets de sa bienveillance en voyant, le 4 juin 1561, ériger en principauté son comté de Château-Porcien (1).

Cette date coïncidait à peu près avec celle du retour en France de son beau-frère, le comte d'Eu, qui, le 11 mai précédent, avait annoncé à Catherine de Médicis le succès de son voyage en Espagne (2). Les qualités séduisantes dont était doué le comte d'Eu justifiaient l'accueil favorable qu'il avait reçu au delà des Pyrénées. « C'était, dit Brantôme (3), le plus beau prince, à mon avis, que j'aye jamais veu, et le plus doux et le plus aymable, nous le tenions tel parmy nous, et lorsqu'il s'en alla espouser Madame sa femme en Espagne, fille à M. de Montpensier, il y fut aussy tout tel estimé et admiré autant de la cour que de tout le pays. »

Nous approchons ici d'une époque à laquelle le prince de

(1) *Mém. de Condé*, t. II, p. 84, note 1. — Antoine de Croy prend le titre de *prince de Porcien* dans un acte authentique du 8 septembre 1561, (Bibl. imp. Mss. f. fr., vol. 2749, f<sup>o</sup> 157, 158.)

(2) « Madame, me rapportant à l'ample despeche que vous fait Monsieur l'ambassadeur, je vous asseureray seulement que les choses sont passées icy, tant pour ce qui touche le service du roy que mon particulier, ainsy que Sa Majesté et vous, Madame, pouvez desirer, après y avoir receu beaucoup d'honneur, en quoy je vous puy asseurer que Monsieur l'ambassadeur n'a rien oublié, laissant Leurs Majestez en bonne santé et dispositions, et m'acheminant présentement par la voie de Valence à Barcelonne, en intention d'en aller au plus tost qu'il me sera possible rendre compte au roy et à vous. » (Bibl. imp. Mss. f. fr., vol. 3192, f<sup>o</sup> 33.)

(3) Edit. cit., t. I, p. 475.

Porcien et le comte d'Eu allaient commencer à jouer un certain rôle dans les affaires publiques; il est dès lors intéressant de chercher, au moyen d'un simple coup d'œil rapidement jeté sur leur caractère, à pressentir la ligne de conduite que chacun d'eux suivrait. Notons d'abord que la douceur et l'amabilité à l'aide desquelles, au dire de Brantôme, le comte d'Eu se conciliait d'unanimes suffrages, n'étaient pas le partage exclusif de ce jeune favori des cours de France et d'Espagne (1). En effet, non-seulement Antoine de Croy possédait aussi ces mêmes qualités; mais, de plus, elles s'alliaient en lui à une droiture de cœur, à une fermeté de caractère qui lui assignaient une incontestable supériorité sur son beau-frère, dont la piété mal affermie ne devait pas résister au choc des événements et à la gravité de la crise qui allait éclater dans notre pays. Antoine de Croy et le comte d'Eu suivaient, en 1561, une voie commune dans leur vie publique. La position de l'un et de l'autre à la cour de France se rattachait à celles qu'y occupaient la mère du premier, le père du second (2), ainsi que le roi et la reine de Navarre, le prince et la princesse de Condé. Dans le cercle des relations de famille, ils vivaient entre eux en frères. Les liens d'affection qui unissaient le prince et la princesse de Porcien à François, à Jacques, à Henriette et à Marie de Clèves, s'étendirent naturellement à Anne de Bourbon lorsqu'elle dut entrer dans la famille du duc de Nevers.

Si tout souriait à la fille de Jacqueline de Longwic, au moment où elle quitta l'Espagne, il n'en fut plus de même après son retour en France. A peine Anne de Bourbon put-elle, au terme d'une absence prolongée, goûter près de sa mère chérie les douces joies du revoir; une grande douleur lui était réservée: la duchesse de Montpensier succomba, le 28 août 1561, aux atteintes d'une grave maladie. Ses derniers moments

(1) Le retour du comte d'Eu en France avait été suivi de sa promotion aux fonctions de « gouverneur et de lieutenant-général pour le roy en ses pays de Champagne et de Brye, » dont son père, le duc de Nevers, venait de se démettre en sa faveur.

(2) De Laplace, loc. cit., 1<sup>re</sup> 236. — De Thou, *Hist. univ.*, t. III, p. 59.



furent ceux de l'épouse et de la mère chrétienne (1) qui, à l'heure de la séparation, appelle avec ferveur les bénédictions divines sur des êtres bien-aimés et leur enseigne à diriger leurs plus chères espérances vers ces régions éternelles où il n'y aura plus ni deuil, ni séparation, ni larmes.

On ne peut, en présence d'un deuil alors si prochain, expliquer autrement que par le respect dû à une volonté qu'aurait formellement exprimée Jacqueline de Longwic, à son heure dernière, la rédaction, dès le 6 septembre 1561, d'un acte (2) contenant les conventions civiles du mariage, alors prochain, de sa fille avec le fils du duc de Nevers. Tout porte à croire que la mère dévouée, dont la sollicitude avait préparé ce mariage, ne voulut pas que la mort en retardât la conclusion. Anne de Bourbon devint donc bientôt l'épouse du comte d'Eu. On conçoit, à la pensée de tout ce qu'elle venait de perdre, sous quels sérieux auspices s'ouvrait la phase la plus solennelle de sa vie. Elle l'aborda avec la conviction qu'elle ne pouvait mieux honorer une noble mémoire, qu'en recueillant avec vénération les grands et pieux exemples que sa mère lui avait légués.

La mort de la duchesse de Montpensier fut un sujet réel de deuil public (3). Quelques jours avant, une autre femme de haut rang, dont les derniers moments furent aussi ceux d'une chrétienne résignée, Madame Dandelot, avait été ravie à l'affection de son époux. Rien de plus touchant que les détails de sa fin, tels qu'ils nous ont été transmis par Philippe Le Noir (4) : « Le premier jour d'août 1561, cette vertueuse dame tomba en apoplexie, qui lui fit perdre la parole et le sentiment. Aussitôt le pasteur fut mandé, pour faire les prières auprès d'elle et l'avertir de son salut; à quoi il s'appliqua toujours presque

(1) De Laplace, loc. cit., f° 237. « Elle demanda un ministre de la religion, pour conférer avec lui du fait de la conscience; Malo lui (fut) envoyé, etc. »

(2) Bibl. imp. Mss. f. fr., vol. 2749, f° 159 et suiv.

(3) De Laplace, loc. cit., f° 237. — De Thou, *Hist. univ.*, t. III, p. 59.

(4) *Hist. ecclési. de Bretagne*, p. 67, 68. — C'est aux soins éclairés de M. le pasteur Vaurigaud qu'est due cette précieuse publication.

sans aucune interruption, l'espace de soixante-cinq heures qu'elle demeura en ce triste état : au bout de cet espace de temps, elle revint un peu de sa léthargie, et Dieu lui rendit la parole, à l'issue de l'exhortation que Monsieur Dandelot avait demandée, et dont le texte avait été la résurrection du fils de veuve de Naïn... Toute l'Eglise regretta extrêmement cette illustre dame, aussi bien que son illustre époux, entre les bras duquel elle finit ses jours comme par un doux sommeil. »

La profonde impression produite par ces deux morts se traduisit chez nombre de personnes par un redoublement de zèle religieux, et chez d'autres par le désir d'entrer à leur tour (1) dans les voies de la piété évangélique.

Au moment où Dieu venait de rappeler à lui Madame Dandelot et la duchesse de Montpensier, le prince de Porcien, qui, en septembre 1561, résidait à Saint-Germain-en-Laye et à Poissy, à l'occasion du Colloque, se trouvait placé au foyer d'une propagande évangélique à laquelle il s'associait avec d'autant plus d'énergie, qu'il était témoin de la large part qu'y prenaient sa mère, ses tantes, Jeanne d'Albret et Eléonore de Roye, le prince de Condé, Coligny et Charlotte de Laval, digne compagne de l'amiral. Antoine de Croy avait alors la joie de voir les deux de Bussy, ses frères, qu'il s'était efforcé de gagner à la cause de l'Evangile, partager enfin ses croyances, et Catherine de Clèves, Henriette, sa sœur, le comte d'Eu, Anne de Bourbon, de même que Jacques de Clèves, marquis d'Isles, et la jeune de Bouillon qu'il venait d'épouser (2), se rattacher ouvertement à la religion réformée. Le duc de Ne-

(1) Voici à cet égard deux faits, parmi tant d'autres, qui pourraient être cités (*Hist. ecclés. de Bretagne*, par Ph. Le Noir, p. 68) : « Là (au lit de mort de Madame Dandelot), il y avait une dame de qualité distinguée de ce quartier-là, fort affectionnée à la religion romaine, qui trouva bon tout ce qui avait été dit, et principalement les prières du mercredi, qu'elle voulut avoir écrites à la main et non pas imprimées. Il se trouva aussi une fort honneste damoiselle et fort âgée, qui avait été sa gouvernante en sa jeunesse, qui fut si édifiée de ce qu'elle avait entendu et de la fin heureuse et chrétienne de Madame Dandelot, que bientôt après elle se rangea à l'Eglise réformée, en laquelle elle persévéra jusqu'à son décès. »

(2) Brantôme, édit. cit., t. I, p. 476 : « Le marquis d'Isles (Jacques de Clèves), avoit espousé Mademoiselle de Bouillon, une très-belle et honneste princesse, et qui est encore telle, etc., etc. »

vers, dont les enfants étaient maintenant arrivés à la connaissance du pur Evangile, inclinait lui-même de plus en plus vers les doctrines qui avaient conquis leurs cœurs. Aussi, d'ardentes prières s'élevaient-elles chaque jour en sa faveur du sein de sa famille; et le moment allait bientôt venir où, à l'ouïe du témoignage solennellement rendu à la vérité chrétienne par leur père bien-aimé, les enfants de François de Clèves rendraient grâces à Dieu d'avoir exaucé leurs prières.

(*Suite.*)

C<sup>te</sup> JULES DELABORDE.



# DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX

---

## LE PROTESTANTISME EN DAUPHINÉ

---

LETTRES DES ÉGLISES DE DIE, DE GRENOBLE ET DE VALENCE

A CALVIN (1)

(JANVIER ET MARS 1562)

### I

LETTRE DE L'ÉGLISE DE DIE

6 janvier 1562.

Salut en nostre Seigneur Jésus-Christ, à Genève.

Monsieur et frère, l'occasion par laquelle vous escripvons la presente, est que ce pourteur, nommé Michel Malsang, jadis Jacopin, preschant en habit de moyne à Valdrome, vilaige proche de la présente cité de Dye d'environ six lieues, inspiré du Sainct-Esprit, delibera laisser l'habit de moynerie, comme despuys a faict, à tant que je me transpourtis audit Valdrome, pour illec fonder esglise chrestienne, cognoissant qu'il y avoit gentz creignantz Dieu, lesquelz despuys esleurent por leur ministre ledit Malsang comme leur estant agréable, et estantz familiez de la parolle de Dieu, de sorte que ledit Malsang...(2) huit jours en présence de trois ministres nos freres et de moy, proposa aux fins d'estre receu au ministere de la parolle de Dieu, après ce que fort bon rapport fust faict par l'assemblée de ses bonne vie et conversation. Laquelle proposition faicte, fust ré-

(1) On a déjà publié dans le *Bulletin* d'intéressantes lettres adressées au réformateur de Genève par diverses Eglises de France, dans cette période d'organisation qui précéda l'Edit de janvier. (Voir t. XIV, p. 319, 363; XVII, p. 480.) On se propose de continuer cette série épistolaire en parcourant une à une les diverses provinces, et en mettant à profit les précieuses collections conservées à la Bibliothèque de Genève. C'est au volume 109 que sont empruntées les trois lettres concernant le protestantisme en Dauphiné.

(2) Un ou deux mots illisibles.

solu qu'il allast estudier encores deux ou trois moys. Au moyen de quoy il s'en va à ces fins la hault, avec ung sien compaignon, nommé Gaspar Delamer, natif de Sisteron, demeurant pour pédagogue audit Dye, bien modeste morigene et de médiocre scavoir, tant en lettres divines que humaines, qui pareillement est esleu pour ministre en l'esglise de Chastillon, vilage proche dudit Dye de deux lieues; lesquelles deux esglises de Valdrome et Chastillon envoient à leurs despens estudier lesdits Malsang et Delamer, lesquels (à ce que je cognois et que m'ont promis) diligenteront grandement à leur estude. Par quoy vous prie en particullier, comme aussi generally font ceulx des dites esglises, leur voulloir ayder, et en prendre garde, mesmes aux choses qui concernent la correction et la discipline scolastique: puy quant leurs scavoir pourtera d'estre receuz audit ministere, les envoyer de par deça le chacun respectivement en son Eglise et non ailleurs, attendu ladite élection, et qu'elles entretiennent comme sus est dict à leurs despens, joint une aultre raison qu'elles sont faméliques de la parolle de Dieu que rien plus, comme assez le faict le démontre. Et en ce faisant nous tous vous serons grandement redevables et prierons nostre bon Dieu vous le rendre; vous priant de saluer nos frères en mon nom, et de leur recommander lesdits Malsang et Delamer, lesquels vous pourront rapporter de la prospérité de nostre Eglise, et comme dernièrement nous avons célébré la cène. Ma femme vous salue, ensemble toute nostre sainte Eglise [que] nous recommandons à vos prières, et autant en sera faict de nostre part. De Dye, ce 6<sup>e</sup> janvier 1862.

*Signature :* Le tout vostre frère et humble obéissant, GUILLAUME BERMEN, ministre de la parolle de Dieu, à Dye.

*A Monsieur Colladon, ou à son absence, à Monsieur Calvin,  
ministre de la Parolle de Dieu.*

## II

## LETTRE DE L'ÉGLISE DE GRENOBLE

12 mars 1562.

Mon seigneur, nos frères de Clavan et de Misoard, qui sont deux grandes parroches aux montagnes d'Oysens, en ce païs de Dauphiné, m'ont prié vous escrire ce petit mot pour vous supplier au

nom de Dieu, de leur volloir faire ce bien que de leur donner ung ministre de la parolle du Seigneur, à ce qu'ilz n'en soient destituez, et puissent estre separez en doctrine et œuvres de l'entechrist, pour embrasser Jésus-Christ et ses mandemens, voyre eux soumettre soultz son [joug ?] avec toute humilité.

Mon seigneur, le zelle que je leur cognoys, joint que la cause en est de soy digne, faict que je vous ay bien voulu escrire la présente, vous suppliant leur volloir faire ce bien que de leurs assister et favoriser en cest endroit, comme je croys que ferez. Mon Seigneur, puisque Jésus-Christ se prent aux plus haults rochers, et creux des montaignes de ce pays, je ne me puis de moins assurer que du deffinement prochain de l'entechrist et de sa paliarde. Vous seres donc père à ces bonnes gentz, et à vostre accoustumée, leur ferez part des grâces que ce bon Dieu vous donne, et ne les lerrez venir vuydes de leur tant saint desir, et ilz prieront à jamais, et moy avec eux, comme je prie le Père Eternel, vous conserver en sainteté et en sagraçe par Jésus-Christ, auquel soit gloire, empire et victoire esternellement. De Grenoble, ce doziesme mars 1562.

Vostre très-humble et obéissant serviteur,

PONNAT.

Au dos : *A Monsieur Jean Calvin, à Genève.*

### III

#### LETTRE DE L'ÉGLISE DE VALENCE (1)

22 mars [1562].

Monsieur, je n'eusse si longtemps différé de vous escrire, n'eust esté que j'ay tousjours hay l'importunité de plusieurs, lesquels sans avoyr aucun égard à voz grandes occupations, vous empeschent tant par lettres que par devis, comme si vous estiez de grand loisir et que n'eussiez autre chose à quoy employer la journée qu'à satisfaire à leur curiosité: joint que je n'avoy subject encore qui fût digne pour vous escrire. Mais à présent qu'il a pleu à Dieu nous donner les moyens de policer aucunement nostre assemblée et dresser ung concistoyre pour nostre règlement, j'ay bien osé prendre ceste hardiesse de vous en advertir, combien que je ne

(1) Pour l'origine de cette Eglise, voir *Lettres françaises* de Calvin, t. II, p. 330.



doute point que M. Daiguille, qui nous a grandement aydé a cela, ne vous ait du tout amplement informé; qui sera cause que je n'en feray long discours.

Du commencement que je fus arrivé, je trouvay l'Eglise fort désolée, à l'occasion que nostre gouverneur (1) avoyt interdit les prédications à M. Ruffy, et défendu toutes assemblées, qui fut cause que je demouray coy pour quelque temps, et enfermé en une chambre attendant la venue de celuy qu'on avoyt envoyé à la cour, lequel estant de retour, nous asseura que M. de Crussol avoit toute puissance et charge du roy touchant les affaires de la religion (2). Et de faict, peu de jours après ledict sieur de Crussol estant arrivé et m'ayant appellé à soy, entre plusieurs advisemens, m'exhorta fort humainement à contenir le peuple en toute modestie chrestienne, me proposant pour exemple l'Eglise de Lyon; ensemble pria le seigneur gouverneur de nous tenir en sa protection. Toutesfoys, il nous fit commandement de sortir[de] la ville, et nous retirer aux fauxbourgs. en quoy soudain nous obéismes, combien qu'il ne fut encore nouvelle de l'édit de janvier. Et avons continué de prescher ausdits fauxbourgs jusqu'à ce jourd'hui que le Parlement de Grenoble nous en a desloge par arrest. Et pour ne rien obmettre de ce qui pouvoit parooistre à notre faveur, ilz en ont adjousté ung autre, par lequel ilz nous deffendent aussy tous cy-metières pour la sépulture de noz morts; item de n'exceder le nombre de dix quand on porte les enfans au baptesme; autant du mariage, comme qu'ils ne font que du pis qu'ils peuvent.

Au reste l'édit de janvier estant omologué par la court du Dauphiné, et publié au greffe de ceste ville, le sieur gouverneur m'ayant faict appeller en sa maison, me somma sur le champ de prester le serment. Mais pourtant qu'il particularisoit certains poincts, et me vouloit astringre à choses impossibles: interpretant l'édit à son plaisir, lequel aultrement n'est de soy mesmes que trop obscur, je demanday terme au lendemain pour y penser, et permission de rediger par escript mon serment afin de ne [me] mesprendre, ce qu'il permit; et vous en envoie ung double, à ce que vostre plaisir

(1) La Motte-Gondren, créature des Guises, et lieutenant de François de Lorraine au gouvernement du Dauphiné.

(2) Antoine de Crussol, duc d'Uzès, chargé de pacifier les troubles religieux dans les provinces du Midi, sut se montrer aussi fidèle serviteur du roi que partisan sincère de la liberté de conscience.

soit m'advertir, si en quelque endroit j'ay bronché par imprudence.

Je ne puis obmettre la chose que je scay vous esjouir plus que toutes les autres de ce monde, à sçavoir la bénédiction que Dieu a desployée sur ceste Eglise, qui est telle que nous eussions esté contraincts de sortir de nostre temple ou estable, quand bien l'arrest de Grenoble ne fust venu, tant le nombre des fidèles est-il multiplié; de sorte que les dimanches une infinité de peuple abordant de tous costés, estoit contraincte s'en retourner, n'ayant les moyens d'approcher pour entendre les prédications, la rue estant toute pleyne de gens; ce qui causa un merveilleux mal de teste à nos ennemys, et sur tout à celuy qui nous est adversaire juré; lequel de grande fureur s'efforce d'intimider les uns et les autres par menaces, se vantant qu'il me fera pendre; ayant de ce faire charge expresse, comme il faict apparostre par lettres que celuy duquel il despend entièrement luy a envoyées de Joinville, lesquelles moy mesmes ay veues par subtil moyen (1). Quoy qu'il ensoyt, il machine de grandes choses contre l'Esglise de Dieu, et ne s'épargne en rien pour nous donner tous les empeschemens qu'il peult. Nous avons grand besoing par deça de quelque personnage d'autorité et de prudence pour obvier aux ruses de ce vieil routier et pour maintenir le peuple (2). Mais nous en sommes autant ou plus destituez que ville ni village du Daulphiné; ce qui est cause de faire ainsy dresser les cornes audit personnage, cognoissant très-bien l'humeur des nostres, qui sont bonnes gens, mais c'est tout : gens, dis-je, faciles à estonner, prompts en parolles, et difficiles à desgainer argent pour les affaires de l'Eglise, excepté trois ou quatre sur lesquels tout le résidu se repose : qui faict que je vous suppliroy volontiers de leur escrire un mot d'exhortatiou pour les esmouvoir à faire leur devoir, n'estoit que je scay voz grandz empeschemens, ausquelz je suys estonné comme il est possible que ce pauvre corps si atténué puisse satisfaire. Toutesfoys si nous pouvons obtenir cela de vous, ce sera un bien singulier pour ceste povre Esglise.

(1) La lettre en question est sans doute celle qu'a reproduite Th. de Bèze (*Hist. ecclés.*, t. III, liv. XII), et dans laquelle François de Lorraine enjoignait à son lieutenant de pendre, sans forme de procès, les ministres coupables d'avoir tenu de libres assemblées, sous la protection de l'Edit de janvier.

(2) On sait que La Motte-Gondren périt victime d'une émeute provoquée par ses intolérantes rigueurs (26 mars 1562). De nombreuses exécutions ordonnées par le parlement de Grenoble vengèrent sa mort. Ce fut le signal de la guerre civile dans le Dauphiné.

Quant à nostre université, j'avoy au commencement conceu quelque bonne espérance qu'on en pourroit tirer aucuns escoliers de bonne volonté pour servir au ministere à l'advenir. Mais je n'y voy ordre, car la plus part (combien que le nombre soit petit) sont jeunes gens desbauchez, qui ont beaucoup de peyne à despendre l'argent de leurs parens aux basles et aux danses. Le reste est froid comme la glace, et ne peuvent estre esmeuz à se desdier à une œuvre si sainte, quelques remontrances que je leur face de la nécessité des Eglises. Brief, il y a peu de mortifications par deça. Ce bon Dieu vueuille réformer. Au demeurant, je vous descouvriray hardiment ma faiblesse, comme à celui que plusieurs comme moy recognoissent pour père. Et pour dire ce qui en est, j'endure une si grande charge qu'à la longue il me seroit impossible y suffir : car outre les prédications quotidiennes, il me faut presque donner ordre à toutes les affaires qui surviennent, combien que je ne soy guière bien exercé en tel cas, afin que je ne parle des passans et repassans qui me detiennent une bonne partie du temps. Parquoy, monsieur, je vous supply, au nom de Dieu, nous vouloir aider de quelque bon personnage pour me soulager; et n'ayez esgard à nostre lascheté, laquelle certes est si grande que j'ay vergoigne de vous faire ceste requeste, d'autant que je scay que les nostres devroient nourrir aux estudes cinq ou six escoliers pour ces fins. Mais nous sommes tant loing de faire cela, qu'à bien grand peyne pourroit on trouver le premier denier pour me bailler, après avoir esté nourry de maison en maison, comme les prescheurs de caresme, par l'espace de deux ou trois mois : non pas toutesfoys qu'aucune chose m'ait défailly, mais il a bien servy que quelques particuliers se soient trouvés de bon cueur.

Je ne vous escry aultres nouvelles de par deça, sinon que M. de Crussol a pris par escalade le chasteau auquel s'estoient retirez ces mutins de Provence, et en a défaict de trois à quatre cents, et fait pendre environ cent, sans que des nostres en soient demeurez que deux, l'ung desquels fut tué en parlementant; le chef Flassant échapa; deux de ses lieutenants furent pris, mais depuis sont aussi eschappez par faute de bonne garde. Nous attendons bientost ledit sieur de Crussol, duquel nous espérons quelque soulagement; qui sera la fin, n'ayant autre chose qui mérite de vous escrire. Le Seigneur vous fortifie et vous augmente ses grâces pour servir de plus



en plus à sa povre Eglise, comme aussi je désire le mesme à tous voz frères et fidelles collègues, aux prières desquelz comme aussy des vostres je supply humblement estre recommandé.

De Valence, ce 22 mars [1562].

Vostre humble serviteur, \*

JEAN DE LA PLACE.

Comme j'estoy prest de fermer ces lettres, nous avons receu nouvelles de la court qui ne valent guères, c'est qu'il y a grans troubles, et que si Dieu n'y donne ordre, qu'il y a danger de quelque grand malheur (1). Le Seigneur veuille maintenir les siens et avoir pitié de son Eglise. Cela a empesché M. de Valence (2) qui ne soit venu lequel estoit attendu de jour en jour.

Au dos : *A Monsieur, Monsieur Calvin, fidèle pasteur de l'Eglise de Genève.*

## ÉPÎTRE DES PROTESTANTS AU ROY

### SUR LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES

Il a été publié dans le *Bulletin*, vol. II, p. 557, et vol. XVI, p. 559, deux épîtres ou discours en vers, adressés à Louis XIV par des protestants inconnus, pour solliciter le rétablissement de l'Edit de Nantes et la fin des persécutions dont les membres de l'Eglise réformée étaient victimes.

Voici une nouvelle pièce du même genre. Nous l'imprimons d'après un texte contemporain, découvert parmi des papiers de famille, à côté d'une copie très-ancienne de la première épître. On y trouve le langage et les sentiments élevés des deux autres poésies. P. M.

### ÉPÎTRE AU ROY

Je ne peux plus garder un coupable silence :  
Il faut de nos malheurs te donner connoissance,  
Grand roy; tous tes sujets de la religion  
Gémissent dans les fers et dans l'oppression.

(1) Allusion au massacre de Vassy.

(2) Jean de Montluc, prélat tolérant, alors favorable aux idées de réforme.

En vain depuis longtemps on se plaint, on soupire,  
Contre nous, à l'envy, tout le monde conspire ;  
Nos maux et nos tourments augmentent tous les jours,  
Et nous n'avons, grand roy, d'espoir qu'en ton secours.  
Ouy, pendant que la France, à l'abry de tes armes,  
Jouit de tes exploits sans crainte et sans alarmes,  
Pressés, persécutés, accablés de douleurs,  
Nous sommes seuls contraints de répandre des pleurs ;  
Sur le moindre prétexte on fait mille injustices ;  
On menace aussitôt d'amendes, de supplices ;  
Pour nous, si nous parlons, les cachots sont ouverts ;  
Un geste, un pas, un mot, nous jette dans les fers ;  
Et dans ce triste état, pour comble de misères,  
Il nous est défendu de visiter nos frères.  
Nos ministres surtout, sans cause et sans raison,  
Sont souvent interdits ou trainés en prison ;  
Si l'on manque contre eux de sujets légitimes,  
On sait adroitement les charger de faux crimes ;  
Et pour tout dire enfin, l'on voit de toutes parts  
Et les pasteurs frappés et les troupeaux épars.  
On nous fait une guerre injuste et criminelle.  
Voilà de nos malheurs le tableau trop fidèle.  
Réveille ta pitié ; d'un seul de tes regards,  
Grand roy, tu peux encor dissiper ces brouillards ;  
Comme un astre bénin, avant notre naufrage,  
Viens nous rendre l'espoir au plus fort de l'orage.  
On tâche vainement à nous rendre suspects ;  
Tu sais trop pour tes lois jusqu'où vont nos respects ;  
S'il falloit, au milieu des troupes ennemies  
Sacrifier pour toy notre sang et nos vies,  
Tu nous verrois alors, bénissant notre sort,  
Affronter sans effroy les dangers et la mort.  
Laisse, en notre faveur, laisse agir ta clémence.  
Que chacun puisse en paix régler sa conscience.  
Tes illustres ayeux, par leurs justes édits,  
Ont su nous conserver et s'en sont agrandis.  
Chacun vivoit sous eux dans une paix profonde,  
Et nous bravions alors les démons et le monde.

Fais renaître ces temps si calmes et si doux.  
Ainsi que ces héros, grand roy, protège-nous :  
Qu'à l'abry des lauriers dont ta tête est couverte  
Nous puissions malgré tous éviter notre perte;  
Qu'on nous laisse, en repos, un temple en chaque lieu,  
Et qu'il nous soit au moins permis de prier Dieu.  
Ce Dieu qui créa tout, ce maître du tonnerre,  
Ce juge souverain des cieux et de la terre,  
Qui commande à la mer et la fait obéir,  
C'est ce Dieu tout-puissant que nous voulons servir ;  
L'Eternel, le Très-Fort, ce grand Dieu des batailles,  
Ce Dieu qui devant toy fait tomber les murailles,  
Qui, secondant nos vœux contre tes ennemis,  
A fait trembler l'Europe au seul nom de Louis.  
Viens donc par tes bontés terminer nos misères  
Et nous ferons pour toy des vœux et des prières ;  
Et le ciel, te voyant protéger ses enfants,  
Rendra de toutes parts tes desseins triomphants :  
Il saura te soumettre et la terre et les ondes.  
N'en doute pas, grand roy, tu verras les deux mondes  
Etonnés par le bruit de tes fameux exploits,  
Te rendre leur hommage et recevoir tes lois.

---

## TROIS ASSEMBLÉES DU DÉSERT EN SAINTONGE

1749-1754

Les trois fragments qui suivent nous sont communiqués par M. Ernest Jourdan, de La Rochelle. « J'ai entre les mains, nous écrit-il, un assez grand nombre de dossiers tirés des Archives départementales qui contiennent les plus amples et les plus curieux renseignements sur l'exécution de l'édit de Révocation dans la généralité de La Rochelle. Il y aurait là les éléments d'un mémoire plein d'intérêt... Je me borne à choisir aujourd'hui deux procès-verbaux, l'un de la maréchaussée, l'autre d'employés des fermes, qui prouveraient que tous les agents de l'autorité étaient mis à contribution pour espionner et traquer partout les religionnaires. On y lit de précieux détails sur deux assemblées du



Désert. J'y joins un extrait d'un rapport non signé adressé à l'intendant par un fonctionnaire dont la qualité n'est pas désignée, sur une assemblée antérieure tenue dans une autre partie de la Saintonge. » Nous sommes heureux de reproduire ces fragments comme spécimen des fruits que promet, au point de vue protestant, l'enquête poursuivie dans les Archives départementales, et l'importante publication qui doit en être le résultat.

... A l'égard de la seconde assemblée (1), tenue dans le territoire de Segonzac, la nuit du 10 au 11 de ce mois (septembre 1749), elle étoit assez nombreuse et il pouvoit y avoir environ quatre ou cinq cents personnes. Le ministre y arriva du costé de Jarnac, bien accompagné, entre autres de quatre personnes à cheval, quy après l'avoir conduit, disparurent et se dispersèrent, sans qu'on se aperçût de quoy elles devinrent. Les plus apparantz de l'assemblée, tant hommes que femmes, estoient envelopés de leurs manteaux et cap-pes, en sorte qu'on ne peût en reconnoître aucuns. On y observa un grand silence. Lorsque le ministre arriva, il se plaça sur une table, où il y avoit deux ou trois lumières avec une chaize sur laquelle il se mit à genoux. Il demanda s'il y avoit quelques batêmes ou mariages à faire; à quoy on répondit que ouy, mais que les parties n'estoient pas encore rendües. Il fit, en attendant, une petite exhortation à l'assemblée; ensuite le nommé Mesnard, du village de Bourac, près de Jarnac (Charente), déjà connu pour un assistant des ministres, demanda à faire la lecture; mais le ministre luy répondit qu'il falloit la laisser faire à un nouveau venu, que l'on croit estre des environs de Tonnay-Charente, qu'il avoit près de luy. Cet homme parut en l'instant. Il estoit brun et d'assez belle figure. Il lut fort correctement. Cette lecture faite, le ministre l'embrassa et le recommanda à l'assemblée. Il fit ensuite trois mariages... (*Suivent les noms des parties et leur demeure.*) Tous ces particulliers habitent ensemble depuis ce tems-là comme mary et femme, mais avec précaution, et l'on pense que le motif en est de ce que le ministre ne leur a pas encore délivré leurs certificat de mariage. On n'a ajouté même que sur ce que Jean Michelet, l'un des nouveaux mariés, dit au ministre, lors de l'assemblée, qu'il seroit bon qu'il mit de l'ordre

(1) La précédente avait eu lieu le 8 ou le 9 du même mois, en la paroisse de Boutteville; mais l'auteur du Mémoire n'avait pu se procurer aucun renseignement précis à ce sujet.

dans divers feuillets de leur registre, le ministre luy répondit que chaque chose viendrait en son tems et qu'il feut tranquille; qu'il espéroit que son mariage se trouveroit également bon comme celui des autres (1). Après ces mariages, le ministre baptisa les enfans de... (*Suivent les noms des pères et mères.*)

Dans le sermon que le ministre fit dans la même assemblée, il reprit fortement ceux qui se marioient en l'Eglise romaine, et leur dit que, quoi qu'il ne doutoit pas que ce qu'ils promettoient à la même Eglise romaine fut prononcé de la bouche plutôt que du cœur, cependant il leur déclaroit qu'il ne recevrait désormais aucun de ceux qui voudroient revenir à luy qu'après un an d'épreuve.

On avoit dit il y a quelques jours que le ministre qui a prezidé à ces assemblées se nommoit Pradon, mais on a repandu depuis qu'il s'appelle Besse (2). L'un et l'autre continuent depuis quelques années de rôder dans ce pays icy, et sont les auteurs de tout le désordre qu'y y reignent.

Aujourd'hui, onzième du mois de juillet mil sept cent cinquante, environ sur les dix heures du soir, nous, Matthieu Villain, Michel Rousseau, Pierre-Henry Vinet et Nicolas Héraud, tous employés dans les fermes du Roy, résidants à la Tremblade, en exécution des ordres de Monsieur de Montfayon, nôtre inspecteur, donnés en conséquence de ceux de Monseigneur l'intendant de la généralité de La Rochelle, certifions que nous nous sommes transportés ce jourd'huy, onze juillet mil sept cent cinquante, au village de Coulonges, près Mornac, à deux lieues de la Tremblade, environ sur les dix heures du soir, où nous avons vû venir plusieurs personnes de tous les côtés, lesquelles personnes se sont toutes assemblées dans un pré, entouré de bois, joignant la garenne de Mornac, où là étant nous

(1) Voici un de ces certificats de mariage, qui se trouve annexé à un procès-verbal d'information dressé par le prévôt-général de la maréchaussée :

« Je, soussigné, déclare à tous ceux qu'il appartiendra que le 16<sup>e</sup> avril 1751, j'ai béni le mariage de René Thomas, fils légitime de feu René et de J<sup>e</sup> Glemet, de la ville de Jarnac en Saintonge, diocèse de Saintes, avec Marguerite Mesnard, fille aussi légitime de feu Pierre et de Marg. Faure, veuve de P. Hurlaud, de la susdite ville. Acte reçu par M<sup>e</sup> Cauroi, notaire royal, le jour de sa date. En foi de quoi me suis signé et ai donné le présent certificat, extrait fidèlement du registre, pour servir où besoin sera. — Au Désert, en présence de témoins.

« PELISSIER, ministre D. S. E. »

(2) Son nom est écrit ailleurs *Bessecq*, et il résulte d'une autre pièce que c'était le même ministre qui signait *Pelissier*.

nous sommes glissés dans la foule, du nombre d'environ de plus de quatre mille personnes de différents sexes, partie des femmes ayant des capes, des coiffes de reveche et des mantelets pour se déguiser, et des hommes qui avoient des capottes, des capuchons et des redingottes. Ayant aperçû qu'il y avoit environ deux cens chevaux, lesquels formoient une chaîne autour de l'assemblée, n'ayant point aperçû aucunes armes; et là étant nous avons vu le sieur Dubessé, ministre de la religion prétendue réformée et prêdicant, monté dans une chaire, revêtu d'une espèce de soutanne noire, avec un rabat et un bonné carré, ayant les cheveux chatains, frisé et poudré, de la taille d'environ cinq pieds un pouce, visage rond et blanc, gravé un peu de la picotte, ayant des lèvres vermeilles, lequel dit sieur Dubessé prêcha à l'assemblée pendant trois heures. Il parla sur l'eucharistie et dit que c'étoit une erreur de croire que le corps de nostre Seigneur fut réellement présent dans l'eucharistie; ensuite il les exhorta de fuir la gourmandise, l'ivrognerie, la calomnie, la colère, la paresse et l'impudicité. Il a aussi beaucoup recommandé la charité. Le sieur Dubessé, prêdicant, ayant finy son discours a publié plusieurs annonces et a fait cinq mariages. Dedans ces annonces il paroissoit que les contracts de mariages étoient passés partie à Marennes et partie ailleurs, dont nous ne pouvons pas nous souvenir des parties contractantes. Le sieur Dubessé a fait les cérémonies de mariage de la chaire étant, auprès de laquelle les parties se sont approchées. Il a ensuite annoncé qu'il feroit la cène dans peu de tems, lorsqu'il les verroit un peu mieux instruits. Il dit à haute et intelligible voix de chanter le psaume 117, et après l'avoir entonné luy-même, tout le monde y repondit, et ledit psaume étant finy de chanter, ledit Dubessé quitta promptement sa robe, descendit de la chaire et disparut, s'étant jetté au milieu de la foule des personnes qui l'environnoient dans ladite assemblée, et s'enfuit passant avec une multitude de monde dans la garenne de Mornac, et que nous n'avons pas pu savoir le lieu de sa retraite. Cette assemblée ayant commencé sur les dix heures du soir a finy environ sur les deux heures du matin, qu'on s'est retiré. Nous avons reconnu parmi les personnes qui étoient dans ladite assemblée le sieur Deriveau, fils, marié en seconde nopce ou advüé, lequel est marchand de sel et demeure au village d'Avallon, paroisse d'Arvert; la demoiselle Buserreau, fille, demeurant au Maine de Veaux, susdite paroisse; le



sieur Paillet, bourgeois, avec sa femme et son fils; le sieur Meraudière, second capitaine de navire marchand; le sieur Bossy, marchand brûleur (1); les deux garçons et la fille aînée du sieur Dérive, aussy marchand brûleur; la demoiselle Icart, fille unique, avec le sieur Pellerin-Madonneau, son parâtre, lequel est officier marinier; les nommés Brethon et Rangeart, bouchers, tous ceux-cy dénommés demeurants à la Tremblade; et le sieur Chaillé, bourgeois, demeurant au village de Fouilloux, paroisse d'Arvert. Dont et du tout nous avons dressé le présent procès-verbal pour valoir et servir ce que de raison; et avons iceluy remis à M. de Montfayon, nôtre inspecteur, pour par luy être envoyé à Monseigneur l'intendant de La Rochelle, pour y statuer ainsi qu'il appartiendra. Fait et clos, le douze juillet mil sept cent cinquante, sur les sept heures du matin, que nous nous sommes retirés à nos postes.

A la Tremblade, ce douze juillet mil sept cent cinquante.

*Signé* : VILLAIN, ROUSSEAU, VINET et HÉRAUD.

L'an mil sept cent cinquante-quatre, le quatorzè juillet, Nous Jacq. Dessus, soubbrigadier de la mareschaussée, de la residance de Marennes, accompagné de Jean Prévost, l'un des cavalliers de notre brigade soussigné, nous avons monté à cheval, environ les cinq à six heures du matin, pour faire nos tournés ordinaires et dans l'intantion d'observer les démarches des gens de la religion prétendue réformée. Estant en chemin à une demi lieue de notre rezidance, nous avons rancontré la femme du nommé Bauré, tisserant du village de Mauzac, paroisse de Saint-Just, qui nous a dit : Messieurs, allez en Arthuant, vous y trouverez une nombreuze compagnie; le presche y est, et j'ai veu le nommé Le Cler de Lizac qui conduit une troupe de monde. » Après avoir ressu cette indisse, nous avons continué notre chemin jusque au village d'Arthuant, où estant nous avons veu, à la porte d'un cabaret, quatre à cinq chevaux, tant à la maison que vis-à-vis de laditte maison; ce qui nous a obligé de mettre pied à tere pour voir les personnes qui estoit dans la ditte maison, et estant entré, nous avons veu pluzieurs personnes qui estoit à boire, parmi lesquels nous y avons connu le nommé Peltant frères, marchand

(1) On appelait et on appelle encore *brûleurs* ceux qui distillent le vin pour en faire de l'eau-de-vie.

du bourg de Saujon et de Riberoix, à quy nous avons dit : « Messieurs, que faites vous issy ? vous savez les risques que vous courez par les deffiances qui vous ont esté présédament faites. » Lesdit Peltant auest sur le chant sorty dudit cabaret par une porte de derrière et serest venu prandre leurs chevaux sans nous avoir voullu rien répondre, et ensuite auest marché du costé de la coste ; et comme nous sortions dudit cabaret pour reprendre nos chevaux, nous avons trouvé à la porte le nommé Renaud, maréchal de Riberoix, qui mettait pied à terre, et comme il nous a appersu, il a remonté sur son cheval et a suivy lesdits Peltant pour joindre l'assemblée faite pour le prêche. Nous avons aussy monté à cheval et avons suivy à petits pas les dits dénommé. Les ayant veu arrivé à laditte assemblée nous avons observé qu'ils en ont fait le tour avec un grand respect, le corps de eux plié et le chapeau bas, et ont esté mettre pied à terre un peu à costé, et ensuite ce sont joint à laditte assemblée. A leur abort nous avons veu qu'on a fait un espèce de cercle, comme sy on eu tenu conseil pour scavoir ce qu'on feret à nostre arrivé, et comme nous avons arrivé dans ce moment, nous avons veu qu'on chantoit des pesommes, et ce chant estoit commandé par quelqun, qui estoit à couvert sous une espèce de tente faite de manteaux estandus sur quatre grandes panfourche plantés en carré, à la distance de quatre pieds ou environ. Et nous estant enfoncé dans le centre de laditte assemblée pour y reconnoître celluy qui estoit renfermé dans cette espèce de tente, nous avons veu un petit villain homme, de la hauteur de quatre pieds dix à onze pouces, estant figure pasle, bazané, un peu marqué de petite vérolle, couvert d'une veste de toille grize, ayant sur la teste un petit bonnet, aussy de toille grize, bordé sur chasque couture de ruban noir avec une petite touffe en haut du bonnet aussy noire. Et leur ayant ordonné, de l'ordre du roy, de ce retirer et crié à pluzieurs fois de cesser et de ce retirer, les femmes qui fezoit le plus grand nombre de cette assemblée, ont paru vouloir nous obéyr et comme elle fezoit le mouvement de se lever, ledit Peltant jeune, marchand de Riberoix, leur a criés : Restez, ne partez pas ! » Et en mesme temps s'est adressé à nous et nous a dit : « Messieurs, retirez vous, Messieurs, il ne fait pas bon issy pour vous. » Et dans ce moment un jeune homme, que le ci dessus connoit de veu pour un marchand de Cauze ou des environs, a pris un fuzil, qui étoit

sous cette espèce de tente; et trois ou quatre autres personnes qui estoit par derrière cette dite tente ont aussy pris chacun un fuzil, et se sont rampé derrière la populace, et nous ont mis en joux; quelqu'un a dit par derière: « Ne tirez pas! » Et le dit Peltant et ledit marchand de Cauze nous ont crié continuellement de nous retirer. Nous voyant entre la mort et la vie, à la discrétion de cette populace, qui nous a paru estre du nombre de plus de seize à dix-huit cents personnes, nous avons pris le party de nous retirer, sans avoir peu connoître autre personne que les dénommez au dit procès-verbal. Nous estant retiré, nous sommes venu rendre conte de notre aventure à M. de Lortif Petitfief, subdellégué de Monseigneur l'intendant à Maresmes, et avons fait du tout le prézant procès-verbal, que nous certifions sincère et véritable, et l'avons signé les jours mois et ans que dessus.

*Signé* : PRÉVOST et DESSUR.

(Extrait des archives départementales de la Charente-Infér., C. 139, n° 11.)

## MÉLANGES

### LES PROPHÈTES CÉVENOLS

D'APRÈS UN ARTICLE DU « CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE » (1)

Déclarés coupables par jugement du 28 novembre 1707, Marion, Daudé et Fatio furent « échafaudés » deux jours de suite. On ignore pourquoi Portalès échappa à cette peine. Chacune des victimes portait sur le front un écriteau indiquant le sujet de sa condamnation. Ces écritaux étaient conçus en ces termes : « Elie Marion, convaincu d'avoir fausement, et avec profanation, prétendu être un véritable prophète, et d'avoir prononcé et fait imprimer plusieurs choses comme lui ayant été dictées par l'Esprit de Dieu, pour donner de la terreur aux sujets de la reine. » — « Jean Daudé et Nicolas Fatio, convaincus d'avoir maintenu et favorisé Elie Marion dans ses méchantes prophéties, et de les avoir fait imprimer et publier, pour

(1) Voir le *Bulletin* d'octobre, p. 495.



donner de la terreur aux sujets de la reine (1). » — Le grief final avait, on en conviendra, quelque chose d'assez original et ne devait pas peser bien fort sur la conscience des condamnés.

Ces derniers n'en persévérèrent pas moins dans leur confiance en la vérité de l'inspiration qui les animait, confiance que les opprobres qu'ils avaient à endurer ne faisaient que fortifier toujours davantage. Ils gagnèrent, comme nous l'avons indiqué déjà, un certain nombre d'adhérents parmi les Anglais, mais leurs succès ne furent pas de longue durée. En 1711 ils se crurent appelés à se rendre en Hollande et en Allemagne pour y faire entendre aussi leurs révélations. Dès le mois de juin à celui d'octobre, ils parcoururent ces contrées, s'arrêtant de ville en ville jusqu'à Vienne; Fatio et Portales recueillant toujours avec un soin scrupuleux les paroles prononcées dans l'inspiration par Elie Marion et par Jean Allut, doué comme le premier du don de prophétie. Leurs « saisissements » étaient à peu près journaliers et étaient accompagnés d'agitations et de crises physiques. Voici par exemple, le récit donné par eux de l'inspiration que reçut Jean Allut, à Nuremberg, le 16 septembre 1711 : « Etant saisi de l'Esprit, il se dépouille comme pour se mettre en état de combattre. Il prend une épée nue et en frappe à droite et à gauche, en allant et venant par la chambre. Il jette enfin l'épée et tombe ensuite à la renverse. Et s'étant relevé, il dit : La journée de l'Eternel est une journée de bataille, de combat. La journée du Roi des nations est une journée terrible. Il a mis l'épée à la main pour combattre son ennemi. Il frappe à droite et à gauche. Il a commencé à faire connaître sa colère sur les nations, etc. (2). » Plus loin nous lisons : « O Dieu, plein de miséricorde, qui pourtant veux faire justice sur le méchant, aie pitié de ceux qui te cherchent. Regarde ceux qui gémissent dans un monde d'iniquité. Enlève-les, Seigneur, enlève-les comme une proie à ta grâce, comme une proie à ta domination, afin que tu ramasses ce qui t'appartient (3). » Plus loin encore : « Que le ciel, la terre, le soleil, la lune, les étoiles, les eaux de la mer, les bêtes des champs, les arbres des forêts, viennent aujourd'hui témoigner de l'infidélité, de l'orgueil, de l'ignorance de la créature que j'avais formée à mon image, dit le Seigneur, créateur de toutes choses (4). » Ces échantillons peuvent donner une idée du style et de la matière des révélations devant

(1) *Nouvelles de la République des lettres*, février 1708, p. 136.

(2) *Cri d'alarme*, p. 240.

(3) *Idem*, p. 258.

(4) *Idem*, p. 318.

former ce livre, dont l'Esprit indique expressément le titre sous lequel il devra paraître. Jean Allut reçut en effet, le 22 août, à Leipzig, cette inspiration : « Nul homme ne posera aucune pensée de son cœur dans cet ouvrage : *Cri d'alarme, en avertissement aux nations, qu'ils sortent de Babylon, des ténèbres, pour entrer dans le repos de Christ*. Ce sera ici le titre de l'ouvrage que je fais au milieu de vous (1). »

C'est en effet sous ce titre, auquel ils se conformèrent exactement, que les voyageurs publièrent le livre, fruit des discours recueillis pendant leurs pérégrinations, dont les détails et les phases diverses leur étaient signifiés au fur et à mesure par l'inspiration. Voici entre autres la révélation consignée comme ayant été donnée à Nuremberg, le 24 septembre, à Jean Allut : « Nous partirons lundi. » Ces trois mots sont accompagnés de l'attestation ordinaire des initiales de Fatio et de Portalès. Le lendemain, une indication analogue, mais un peu plus détaillée, fut reçue par Elie Marion : « Vous partirez d'ici lundi prochain sans faute, car ma volonté n'est point que vous y fassiez un plus long séjour. Vous irez à Schwabach, où vous recevrez les ordres nécessaires pour continuer le chemin que je vous ai déjà marqué (2). » Ramenés de la même manière d'Allemagne en Hollande, c'est là qu'ils livrèrent à l'impression cet ouvrage destiné à conserver les solennels avertissements donnés par leur organe aux nations (3). Il porte sur le titre, avec la date 1712, cette indication : « Imprimé par les soins de N. F. » (Nicolas Fatio), et à la dernière page cette note : « Achevé d'imprimer le vendredi, 9 février 1712. »

Un livre analogue, publié deux ans plus tard dans les mêmes conditions, et composé de deux parties formant en réalité deux ouvrages distincts, nous permet de suivre pas à pas les prophètes dans un nouveau voyage accompli pendant les années 1712 et 1713. Après un séjour de quelques mois à Londres, où ils reçurent de nombreuses inspirations, nous les voyons passer par Rotterdam, Amsterdam, Hambourg et Lubeck, pour se rendre à Stockholm, où ils continuèrent à prophétiser du 7 juillet au 1<sup>er</sup> août 1712. Toutes ces diverses révélations, soigneusement recueillies et attestées par les signatures des quatre amis, Jean Allut, Elie Marion, Nicolas Fatio et Charles Portalès, constituent le premier ouvrage portant pour titre : *Plan de la justice de Dieu sur la terre dans ces derniers*

(1) *Cri d'alarme*, p. 171.

(2) *Idem*, p. 270.

(3) *Idem*, p. 241.

*jours et du relèvement de la chute de l'homme par son péché.* C'est au royaume de Suède que s'adressaient particulièrement les avertissements reçus dans les dernières semaines : « Ecoutez maintenant ce qu'a dit le Seigneur, moi l'entendant. J'ai dessein de bénir ce peuple, qui se tient près de la mer du Nord. Et je le bénirai pour vrai, s'il veut prendre garde à ma Parole; s'il veut s'humilier sous ma main; s'il veut chercher ma face, non point par la sagesse des hommes, mais par le Christ, le Fils de Dieu, par l'Esprit de vérité (1). »

A l'ouverture du second ouvrage, intitulé : *Quand vous aurez saccagé, vous serez saccagés, car la lumière est apparue dans les ténèbres pour les détruire*, nous trouvons les voyageurs, désignés par l'Esprit comme « les quatre piliers de la terre, comme les quatre témoins pris pour être présents (*sic*) de la fermeté de sa parole (2), » détenus prisonniers à Dirschaw, dans la Prusse polonaise. Arrêtés près de Dantziek, peu après leur arrivée de Stockholm, sous la prévention d'être des espions de Charles XII, ils furent incarcérés par les ordres de Belling, lieutenant-général de Frédéric-Auguste, roi de Pologne, et eurent à supporter pendant plus de huit mois un traitement des plus rigoureux, jusqu'au point d'être privés de la quantité de nourriture nécessaire. Transférés d'abord à Konitz, puis ensuite à Elling, ils furent enfin relâchés par ordre du roi, pleinement convaincu de leur innocence, mais ils ne purent recouvrer ni leurs effets ni leurs valeurs dont le général les avait injustement dépossédés (3). Repartant de Dantziek et ayant reçu l'ordre de se rendre à Halle, où ils devaient trouver des frères, les prophètes laissèrent, par le commandement de l'Esprit, sur la frontière de la Pologne et du Brandebourg, un signe contre le roi qui les avait persécutés. Le 9 mai 1713, ils coupèrent dans la forêt un jeune arbre qu'ils plantèrent en terre par les branches, en déclarant qu'avant que le bois fût pourri, le Souverain aurait retranché du tronc de la racine du royaume de Pologne le monarque qui était sur le trône (4). » Traversant la Poméranie, ils se rendirent à Halle, où ils demeurèrent un mois et reçurent d'abondantes révélations formant plus de la moitié de l'ouvrage. Ils s'acheminèrent ensuite par la Bohême et la Moravie jusqu'à Bude, où ils s'embarquèrent sur le Danube pour Belgrade et la mer Noire. Pendant leur passage en Moravie, ils reçurent à Klistoff, le 4 juillet, l'ordre de préparer.

(1) *Plan de la justice*, p. 181.

(2) *Idem*, p. 75.

(3) *Quand vous aurez saccagé*, p. 102.

(4) *Idem*, p. 8.

pour être placée en tête du livre qu'ils devaient publier, une gravure en taille-douce dont le sujet leur était donné avec le plus grand détail. Une femme presque entièrement dépouillée de ses vêtements, et représentant l'Eglise, est tirée des quatre côtés au moyen de cordes liées à sa tête, aux deux bras et à la ceinture. Quatre prêtres tiennent les cordes, savoir un prêtre de Rome, un prêtre grec, un prêtre de Luther et un prêtre de Calvin. Quatre rois, placés chacun dans l'entre-deux des ministres, menacent la femme de leur épée, dont ils sont prêts à la frapper. Les vêtements de celle-ci sont placés aux pieds des prêtres. « Je donnerai, dit l'Esprit, intelligence de la signification de cette révélation, afin que le monde sache que j'ai déclaré la guerre aux sanctuaires de la terre, moi l'Eternel des cieux (1). » Cette gravure, placée en tête du volume, dénote, on le voit, l'opposition que les prophètes nourrissaient contre les clergés de toutes les communions.

Arrivés à Constantinople le 16 août, et y ayant délivré leur message, ils en repartirent au bout de peu de jours sur un vaisseau turc qui les transporta le 30 à Smyrne. De là, prenant passage sur un navire anglais, ils entrèrent, le 3 octobre, dans la rade de Livourne, puis, après leur quarantaine au lazaret de cette ville, ils se rendirent à Rome le 3 décembre. Là était le terme du voyage qui leur était assigné.

On peut être surpris que leur passage dans ces deux grands centres de l'islamisme et du papisme, dans ces deux villes si célèbres au point de vue religieux, Constantinople et Rome, objets constants des préoccupations des interprètes des anciennes prophéties, n'ait pas été marqué d'une façon plus solennelle dans les révélations de ces nouveaux inspirés. Rien ne signale particulièrement les paroles transcrites dans ces deux cités. A Constantinople, les voyageurs paraissent essentiellement préoccupés de ce qu'ils attendaient des destinées du roi de Suède, auquel ils envoient un long message. Les révélations portant la date de Rome forment à peine trois pages du volume, qu'elles terminent brusquement par l'ordre symbolique donné aux prophètes de couper et de brûler une partie de leurs vêtements « en signe qu'au dernier jour, l'Eternel viendra consumer la gloire des vêtements qui revêtent la chair et le sang, c'est-à-dire des vêtements spirituels, cérémoniels, qu'il détruira par le feu de son Esprit, afin de revêtir son peuple de la vérité, de la lumière, de l'Esprit de vie. »

(1) *Quand vous aurez saccagé*, p. 81.



Après six jours passés dans la ville aux sept collines, ils étaient libres de voyager comme il leur plairait, pour retourner à Londres, d'où l'Esprit les avait fait partir près de deux ans auparavant. L'un d'eux, Nicolas Fatio, était nominativement appelé à se rendre en Hollande pour y faire imprimer l'ouvrage transcrit à la suite des révélations dont ils avaient été gratifiés, comme il l'avait fait déjà pour le *Cri d'alarme*, ainsi que nous l'avons vu (1). Le livre, dont les deux parties ont manifestement été publiées ensemble, porte à la fin cette note : « Achevé d'imprimer le samedi 4 août 1714. »

Les voyageurs quittèrent donc la ville papale sans recevoir de l'Esprit d'ultérieures indications. Toutefois l'un d'entre eux ne revit pas la terre hospitalière d'Angleterre. Atteint d'une grave maladie à Livourne, où nous les avons vus séjourner, Elie Marion avait été contraint d'y rester après le départ de ses compagnons d'œuvre, et le Seigneur lui fit trouver, le 29 novembre 1713, la fin de son pèlerinage terrestre. Aussi son nom ne figure plus avec celui des trois autres, à la fin du volume contenant les paroles qu'il avait prononcées concurremment avec Jean Allut, sous l'influence de l'Esprit dont il était si fréquemment animé. Nous ignorons quel fut le sort ultérieur de Portalès. Quant à Fatio, les biographes le représentent comme ayant conservé jusqu'à la fin de ses jours ses convictions relatives à l'esprit de prophétie. Il mourut à Worcester en 1753, sans être revenu de l'enthousiasme que ses amis cévenols lui avaient inspiré. Nous retrouverons Jean Allut comme figurant dans une dernière publication des prophètes dont nous avons encore à rendre compte.

Pendant que les quatre amis que nous venons d'accompagner dans leurs pérégrinations, délivraient dans les contrées orientales de l'Europe le message qu'ils pensaient avoir reçu de l'Esprit de Dieu, leurs frères demeurés à Londres continuaient à se réunir en assemblées, sous la direction de ceux qui s'annonçaient comme inspirés. Le nombre de ceux-ci s'étant accru d'une manière sensible, surtout parmi les Anglais, il ne tarda pas à se manifester au milieu d'eux certaines prétentions que plusieurs considérèrent comme exagérées ou mal fondées. Le résultat des oppositions auxquelles elles donnèrent lieu fut de faire sentir aux principaux chefs la nécessité de recueillir et de publier les règles de discipline qui leur seraient données comme propres à maintenir l'ordre dans leurs assemblées et à parer aux abus qui s'étaient déjà signalés. De là un nouveau livre,

(1) *Quand vous aurez saccagé*, p. 113. Voyez aussi p. 20.

dont l'impression, qui eut lieu à Londres, en deux éditions, l'une anglaise, l'autre française, fut terminée le 13 mai 1715. D'une facture analogue à celle des ouvrages que nous venons de mentionner, il leur ressemble soit pour le fond soit pour la forme, et renferme le compte rendu des discours tenus dans vingt-quatre assemblées solennellement réunies dès le 7 mai 1713 au 16 février 1715. Il est intitulé : *Recueil d'avertissements touchant l'ordre des Assemblées et les Règles de discipline : où sont compris divers règlements et commandements, des exhortations et admonitions, des instructions et quelques exemples de la jalousie de Dieu*. 200 pages in-42. Il se termine par un errata relatif aux deux derniers ouvrages : *Le plan de la justice de Dieu et Quand vous aurez saccagé*, tant pour l'édition française, que pour une édition latine, publiée comme la première en 1714.

Parmi les inspirés qui figurent dans ce volume, nous ne rencontrons que trois des Français nommés dans le *Théâtre sacré des Cévennes* ; ce sont Jean Daudé, Durand Fage et Elisabeth Charras (1). Mais ils ne jouent qu'un rôle secondaire. Les Anglais occupent visiblement le premier rang. John Lacy et John Allut, que nous connaissons déjà, sont éclipsés par leurs confrères James Cuninghame, John Potter, et Jonathan Taylor, à côté desquels se placent Maria Keimer, et Henriette Allut (2). Les femmes ont ici une position tout autre que celle qu'elles avaient précédemment. Ces deux dernières en particulier jouissaient évidemment d'un grand crédit dans la congrégation. Une hiérarchie beaucoup plus marquée se dessine au sein de celle-ci. On distingue entre les *Instruments* (c'est le nom qu'ils se donnent de préférence) ceux qui sont employés dans le ministère public, ceux qui le sont dans les missions, ceux qui ont été poussés à convoquer les assemblées, ou à les congédier, etc. James Cuninghame et John Potter ont reçu le titre de Gouverneurs en Israël. Ces deux derniers, ainsi que Maria Keimer, Henriette Allut et Elisabeth Charras sont solennellement désignés comme doués de cette vertu particulière que les cœurs de tous devaient leur être découverts.

C'est, avons-nous dit, dans le but de parer aux divisions qui se

(1) Les autres noms français que nous rencontrons sont ceux de *Daniel Le Tellier*, qui fut du nombre de ceux qui se retirèrent ; de *Jacques Soulier*, de *Louis Gervaise*, de *Jean-Jacques Doladille*, de *M.-C. Bouché*, de *Daniel Roussière*. Parmi les femmes, nous pouvons nommer *Elisabeth Brousse*, *Judith Valentin* et *Jeanne Morel*.

(2) Les Anglais à ajouter à ceux-ci sont : *Etienne Jamets*, *John Parker*, *Thomas Dutton*, *A. Peterson*, *Gui Nut*, *Robert Gardner*, *James Pagez*, *Isaac Owen*, plus *Marie-Hélène de Ridder*, *Anna Eversden*, *Sara Webster*, *Anna Wharton* et *Maria Beere*.

manifestaient parmi les frères et de réprimer des oppositions intempestives que l'on prit la résolution d'extraire des discours inspirés ce qui se présentait comme règles de discipline. Signalées dans le cours du volume par des caractères italiques, ces règles reviennent toujours à dire qu'il faut obéir aux inspirations. « Apprenez à vous tenir fortement attachés au fondement de la vérité, à l'autorité de cet Esprit qui révèle, qui gouverne dans l'Eglise, qui décide de toute affaire et ferme la bouche à tous ceux qui lui résistent. » — La décision de quelque chose que ce soit qui a du rapport à l'ordre ou à la discipline de l'Eglise de Dieu, appartient en dernier ressort à l'Esprit qui se manifeste par tel ou tel organe, dans ces assemblées d'Instruments, ordonnées par lui-même. » Tel est le thème constamment exposé et commenté.

En exécution de ces soi-disant règles d'ordre et de discipline, il y eut un assez grand nombre d'exclusions prononcées par les inspirés et exécutées séance tenante, contre ceux qui se permettaient quelque opposition ou quelque velléité de résistance. Si quelqu'un par exemple se hasardait à parler contre « le danger qu'il y a de s'égarer par la force de l'imagination, » on voyait dans son discours une attaque contre l'inspiration, on prononçait qu'il s'était égaré lui-même et l'on refusait l'insertion de son allocution, en l'appelant sérieusement à la repentance. Plusieurs ont été formellement expulsés, d'autres se sont retirés volontairement à l'ouïe des condamnations prononcées contre eux. C'était principalement parmi les membres de la « nation française, » comme les chefs les désignaient, que se manifestaient ces oppositions qui révélaient le malaise occasionné par les principes nouveaux adoptés par la généralité de l'assemblée. La chose en vint au point que deux des membres les plus notables de la congrégation, Jean Daudé et Louis Gervaise, furent solennellement chargés dans l'assemblée du 13 juin 1743, de conférer avec ceux qui avaient désobéi et qui faisaient schisme, en les avertissant de la condamnation qu'ils étaient sur le point d'encourir (1). Leur rapport fait dans la réunion suivante constate qu'ils avaient eu peu de succès. Ce malaise se manifesta encore par le fait que des avertissements particuliers furent jugés nécessaires à l'égard des membres les plus anciens de la congréga-

(1) Louis Gervaise, ancien de l'Eglise française de Londres, était fils de ce respectable Louis Gervaise, marchand linge, ancien de l'Eglise de Paris, qui, d'abord exilé à Gannat, fut successivement transféré à Saint-Magloire, à l'Oratoire, au couvent de Lagny, puis au château d'Angoulême, d'où il fut expulsé du royaume en 1688, ce qui lui permit de rejoindre ce fils déjà réfugié à Londres, avec la famille Mariette, à laquelle il s'était allié.

tion. « Je vous dirai, disait l'Esprit par la bouche de John Potter, que vous, oui vous les premiers appelés, vous agissez trop de votre propre mouvement; et vous vous êtes ingérés, comme vous le faites encore en plusieurs occasions, dans des sujets d'une nature à vous inconnue; et par là, bien loin de présenter un composé, dont les parties soient cimentées et jointes ensemble par la vérité, vous n'offrez qu'une chose imparfaite, qu'un certain mélange où ne paraît nulle union. »

C'est en suite des mêmes dissentiments que l'on ordonna d'effacer la transcription d'un discours, dans lequel un inspiré français avait cherché à établir la raison de l'homme, aidée de l'Ecriture, pour juger des choses spirituelles. On estima qu'il affaiblissait l'autorité de l'Esprit dans les assemblées d'Instruments ordonnées par le Seigneur.

Dans une autre occasion on supprima de même une allocution jugée inopportune, et on la remplaça par cette curieuse note : « Ici une personne inspirée prononce un petit discours peu suivi, et va en désordre d'une chambre à l'autre. »

JULES CHAVANNES.

(La fin au prochain numéro.)

---

## FÊTE DE LA RÉFORMATION

---

### FRAGMENT D'UN DISCOURS DE M. LE PASTEUR VIGUÉ

Les lettres qui nous arrivent de divers côtés témoignent que le pieux anniversaire du premier dimanche de novembre a été célébré d'une manière conforme à son esprit. En un tel jour l'histoire revêt son caractère le plus élevé : c'est l'auxiliaire de la religion. A Reims, la distribution de la Cène a donné quelque chose de plus auguste et de plus touchant à la fête des souvenirs. A Troyes, M. le pasteur Berthe a retracé, devant un nombreux auditoire, les phases du protestantisme entre la Saint-Barthélemy et la Révocation de l'Edit de Nantes. Dans la chapelle du Luxembourg, à Paris, l'historien de l'Espagne, M. Rosseeuw Saint-Hilaire, a raconté la vie de Luther. Dans le temple du Saint-Esprit, M. le pasteur Gout a montré le caractère providentiel de la Réforme. Enfin, la modeste chapelle de l'Asile Lambrechts a entendu



l'histoire de Farel, l'apôtre de Montbéliard et de la Suisse romande (1).

De grandes Eglises du Midi ont éprouvé le besoin de se retremper dans leurs origines. A Nîmes, M. le pasteur Viguié avait pris pour sujet de son discours les commencements de la Réforme dans cette ville. Il s'est demandé quel est le point de départ de la rénovation religieuse : est-ce Viret donnant la Cène à huit mille communians sous les voûtes de la cathédrale, en 1561 ? Est-ce la constitution préparée sous l'énergique impulsion du ministre Mauget, en 1559 ? Est-ce le martyre de Sécenat, cette douloureuse attestation du schisme naissant, en 1551 ? Non. Au delà de ces manifestations importantes, il y a cette phase première où la foi nouvelle apparaît, s'essaie, s'affirme avec une joyeuse sérénité. Ce n'est pas l'heure de l'organisation, ni celle de la lutte, ni celle même du martyre. C'est la première heure, l'heure du matin, la vraie aurore, la franche éclosion. Ici, nous laissons la parole à l'éloquent historien :

C'est une bénédiction et une gloire pour Nîmes d'avoir fondé la Réformation par le double moyen que la Providence employa pour cette grande œuvre, dans les deux contrées où l'Evangile brilla du plus vif éclat : l'Allemagne et la France. En Allemagne, la Réformation sortit du couvent des Augustins par la puissante voix de Luther : de là ce caractère de ferveur, d'élan, de sereine mysticité. En France, la Réformation sortit de l'université de Paris par Lefèvre d'Etaples, Farel et Calvin : de là ce caractère de netteté, de logique, de lumineuse déduction, mais aussi de rigueur sévère qui la distingue...

Dans notre vieille cité, quand la Réformation vint au monde, elle eut un double berceau, la cellule d'un moine et la chambre d'étude d'un savant. L'étincelle sacrée partit d'un double foyer, le cloître et l'Université. Un double principe préside ainsi à la naissance de l'Eglise régénérée : la ferveur et la science. En voici les irrécusables témoignages :

Au nord-est de la ville, dans la vieille rue qui va du Grand-Couvent à la rue des Lombards, et qui portait autrefois le nom de rue de la Roserie, aujourd'hui rue du Murier d'Espagne, dans l'ensemble des bâtiments qui forment le n° 32, se trouvait au XVI<sup>e</sup> siècle le couvent des Augustins. On en peut voir aujourd'hui les restes debout, et même le petit clocher intact. C'est là, sous ces sombres voûtes, dans cette austère retraite, dans une cellule igno-

(1) Ces diverses Eglises, ainsi que celles de Vals, Montmeyran, Vauvert, ont bien voulu consacrer une part de leur collecte à notre Société. Qu'elles reçoivent, ainsi que la chapelle du Nord, de Paris, ici l'expression de nos remerciements.

rée, que se passa vers 1530, dans l'âme d'un religieux, un drame analogue à celui qui se produisit dans l'âme de Luther, au fond de sa cellule du couvent d'Erfurt. Le cloître fut toujours dans l'antique Eglise le refuge de la foi plus vive; c'est là que le cœur plus fervent venait avec assurance chercher la satisfaction de ses ardents désirs; et surtout, quand la corruption et les ténèbres du moyen âge envahirent l'Eglise à ce point qu'un cri s'échappait périodiquement des meilleures assemblées : La Réformation ! la Réformation dans le chef et dans les membres, dans la papauté et dans les fidèles ! surtout à ce moment le cloître reçut dans son sein les âmes travaillées et plus éprises de Dieu. Et si tous les cloîtres offrent cet asile aux consciences agitées, est-ce trop présumer, de par les leçons de l'histoire et les expériences des Staupitz et des Luther, en avançant que le couvent des Augustins fut pour tous les cœurs blessés de ce siècle un asile de prédilection ? On ne revoit pas sans émotion ces vieilles demeures ; on serait si heureux de leur arracher leur secret !..... Voûtes des monastères, répéterez-vous ces soupirs, ces prières, ces élans qui montaient au ciel ? Froides dalles de la chapelle, vous les avez reçues, les avez-vous gardées, ces larmes de repentance qui tombaient des yeux et du cœur ? Murs austères de la cellule, nous redirez-vous ce dont vous fûtes les témoins ; nous redirez-vous les émotions, les sentiments, les doutes, les espérances, les ardeurs de ces esprits passionnés des choses célestes, de ces consciences tourmentées de leurs péchés et trouvant dans la grâce évangélique, avec l'allégement de leur fardeau, l'impulsion vers les réalités invisibles ?...

Or dans le couvent de la rue de la Roserie, il y eut un de ces cœurs ardents et fidèles qui, après bien des luttes et bien des prières, saisit la spiritualité et la simplicité de la foi, comprit la vanité des pratiques extérieures et des intermédiaires humains. Il prêcha, et non pas dans la chapelle du couvent, mais dans la cathédrale même. Il prêcha, et il était de ceux qui peuvent dire : *J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé*. Il dit ce qu'il avait dans le cœur, il versa sa conviction ardente et pieuse, sans plus s'inquiéter des décrets et des formules matérialistes de l'autorité sacerdotale ; il dit le péché, l'amour de Dieu, la grâce manifestée en Jésus, le « *pabulum caritatis*, la bonne doctrine évangélique. » Sa parole fut lumière et vie. Grande aussi fut l'émotion dans la multitude heureuse et ravie d'entendre et de recevoir la parole de Dieu.

C'est assez ; le frère augustin est dénoncé à l'autorité ecclésiastique ; le parlement tristement célèbre de Toulouse se charge de

l'affaire; le prédicateur est condamné, saisi par les huissiers et emprisonné dans le château du roi, le samedi saint, veille de Pâques. Mais quoi! le peuple acceptera-t-il cette injustice? Non, il prendra la défense du persécuté, il se déclarera pour sa doctrine, et le conseil de ville, contre l'autorité de l'official et du parlement, dans une délibération solennelle, le conseil de ville approuve la prédication du moine augustin, et proteste contre la condamnation de la manière la plus ingénieuse et la plus éclatante en offrant au prisonnier le témoignage de la reconnaissance publique :

« Conseil tenu le darnier jour du moys de mars mil VXXXII feste « de Pasques par devant MMrs Lageret, Teissier, Suau, Rodier, consulz et les conseillers de ladite ville.

« Premièrement pour ce que le beau père, fraire des Augustins, « prescheur ordinaire pour la pres<sup>te</sup> année, a presché ceste caresme « ordinairement et a nory les habitans de la ville *pabulo caritatis* et « bonne doctrine evangelique, jusques à la veille de Pasques, au- « quel jour, sur le soir, a este constitué prisonnier par quelques « huissiers de Tholose, et l'on ne scet à quelz fins est détenu au « château du Roy. Donc ledit beau père pourra avoir affaire d'ar- « gent pour soy aider et secourir en ses necessités, que la ville lui « doit bailher et expedier ses gaiges ordinaires qui sont de douze « livres tant seulement, ou si la ville luy donnera davantaige, oultre les dits gaiges, attendu la bonne doctrine évangelique qu'il a « presché au peuple de la ville, requerant MM. les conseillers que « sur ce ils dissent leurs oppinions, car a ses fins les avoyent « assemblés pour avoir leurs oppinions (1). »

Ces opinions sont significatives : elles sont toutes dans le sens du frère augustin, avec une nuance d'irritation contre les accusateurs; le prédicateur du carême et sa doctrine reçoivent l'approbation et l'appui du conseil.

Ainsi voici d'un côté un religieux qui prêche les idées nouvelles et qui est condamné par le parlement de Toulouse; et d'un autre côté voici le conseil de ville, organe de la population, qui déclare évangéliques les idées prêchées, et qui donne gain de cause au persécuté. C'est là le premier symptôme de la Réformation à Nîmes, le premier foyer d'où elle sortit, le premier édifice où elle fut annoncée. Ce premier édifice c'est la cathédrale; ce premier foyer c'est la cellule et le cœur d'un moine; ce premier symptôme, c'est la

(1) Archives de l'hôtel de ville, contenant les délibérations du conseil au XVI<sup>e</sup> siècle, fol. 244. Publiées pour la première fois.

population nîmoise qui applaudit aux idées évangéliques, qui s'émeut de la condamnation de son prédicateur, qui proteste contre l'autorité même du parlement, et qui, bien loin de proscrire le religieux orateur, lui offre l'expression de sa gratitude.

Tels sont les faits précis, authentiques, clairs. Une seule chose reste dans l'ombre, le nom même du moine augustin. Ce nom demeurera enseveli dans l'oubli. Je l'ai cherché et j'y ai pris peine, hélas ! en vain. Mais quoi ? dois-je m'en plaindre ? Il est dans l'ordre et il ne déplaît pas qu'un certain mystère enveloppe les premières éclosions. Qu'importe la gloire de l'ouvrier, si l'œuvre reste à laquelle il dévoua sa vie ? Quel que soit ton nom, frère inconnu, dont la pieuse figure plane sur nos origines, quel que soit ton nom, sois béni ! C'est toi, c'est ton cœur, c'est ta prière, c'est ta piété, c'est ta parole, c'est toi qui donnas l'éveil aux esprits, qui remuas les consciences, qui les amenas aux pieds de Jésus-Christ et qui fus dans nos murs l'initiateur de la pensée nouvelle ! Oui, c'est toi, homme de prière, de spiritualité, et de retraite, c'est toi qui imprimes à notre renaissance chrétienne son premier caractère, la ferveur mystique, l'ardente foi, le libre élan de l'âme vers Dieu !

Avec la ferveur, la lumière ; avec la foi, la science ; et voici le second caractère de la Réformation nîmoise.

La Renaissance et la Réforme se pénétrèrent mutuellement : partout où brille la lumière doit se dissiper la superstition. La lumière est un élément évangélique. *Je suis la lumière du monde*, a dit Jésus. Au XVI<sup>e</sup> siècle, quand la lumière se répand, la révélation apparaît dans sa simplicité première. Ce fait est frappant, surtout dans notre patrie. L'université de Paris fut le berceau de la Réforme française : tous les humanistes ne sont pas des réformateurs, mais tous les réformateurs sont des humanistes. La lumière fut l'arme contre les ténèbres du moyen âge. A Nîmes, cette connexion du savoir et de la Réformation est particulièrement évidente. Nîmes fut de tout temps la ville lettrée. Il y régna à toutes les époques un grand goût pour les choses de l'esprit. Au XVI<sup>e</sup> siècle, ce mouvement est surtout remarquable. Si on parcourt les archives contenant les délibérations du conseil de ville, on admire à quel point les administrateurs de la cité sont préoccupés de l'enseignement du peuple. La population entière les pousse dans cette voie. Seulement cette voie est pleine de dangers pour l'antique croyance. Il arrive que les maîtres placés à la tête des écoles deviennent tous partisans des idées nouvelles. On a beau les destituer, les condamner, les remplacer par de nouveaux docteurs : ceux-ci, à leur tour, profes-



sent les mêmes croyances et subissent le même sort, la persécution. Mais le peuple les aime et les soutient. C'est comme une lutte entre l'autorité sacerdotale et le principe nouveau. A chaque crise, la conscience publique s'émeut, s'excite, proteste, et finit, mais après bien des souffrances, par obtenir gain de cause. La première organisation de l'université est un vrai combat entre la croyance ancienne et la foi évangélique. Qu'on en juge.

Dès 1535, par une délibération du 4 décembre (1), le conseil de ville, organe des vœux populaires, demande la création d'une université. Les délibérations se succèdent dans ce sens (2); on invoque l'intervention de la reine de Navarre, qui promet de s'intéresser à ce projet. Toutefois, et avant la création officielle de l'université, les écoles grandissent rapidement, et les étudiants sont nombreux. La ville choisit pour être à la tête de ses établissements l'homme le plus capable, et passe un traité avec Imbert Pacolet, savant distingué dans les lettres grecques et latines.

Mais Pacolet est accusé de luthéranisme; le précenteur de la cathédrale refuse de l'accepter comme recteur. La ville persiste, se roidit; l'autorité sacerdotale a le dessus. Premier conflit. Une seconde fois les consuls présentent maître Imbert; le précenteur s'oppose à leur demande; maître Imbert est accusé de pactiser avec les idées nouvelles. Second conflit. Le 15 octobre 1537, les consuls choisissent donc et par force un nouveau recteur. Gaspard Carvartz, savant grammairien et parfait latiniste, est l'homme désigné. Mais quoi! ce lettré est aussi un adhérent du luthéranisme. L'autorité ecclésiastique rejette les propositions de la ville. Troisième conflit. Devant ces refus persistants on devine les frémissements, les impatiences et les irritations des esprits. Il y a ici deux courants opposés: le courant populaire qui porte les pieux et savants humanistes à la direction des écoles; le courant sacerdotal qui les en éloigne. Evidemment la conscience publique est favorable à la Réforme; elle est avec ses docteurs et ses recteurs; elle s'indigne et proteste contre les exigences et les persécutions de l'official. La foi libre s'affirme déjà.

Enfin en 1539, le Collège des Arts, par lettres patentes de François Ier, datées de Fontainebleau, est fondé à Nîmes, « cette cité, disent les lettres patentes, l'une des principales et anciennes villes de nostre royaume, pour l'aménité et douceur d'air, fertilité du

(1) *Archives de l'hôtel de ville, contenant les registres des délibérations du XVI<sup>e</sup> siècle*, fol. 50.

(2) *Ibidem*, fol. 90-93.

païs où elle est assize (1). » Toutes les prérogatives sont accordées à cette université; « telle et semblable juridiction et puissance, autorité, privilèges, immunités, libertés, exemptions en franchises qu'ont et ont accoutumé d'avoir les universités de nos bonnes villes de Paris, Poitiers, Tholozé et autres universités de nostre royaume. » Le Collège des Arts fut établi dans l'ancien hôpital Saint-Marc affecté à cet usage; il était adossé aux remparts de la ville, entre la porte de la Couronne et le château du Roi, à l'emplacement même occupé aujourd'hui par les bâtiments du lycée.

Voilà donc Nîmes en possession d'une grande institution littéraire. Qui va être appelé à la diriger? Un des hommes les plus instruits et les plus célèbres du siècle, un professeur au Collège de France récemment créé, un protégé des rois, un enfant de Nîmes, Claude Baduel. Le conseil de ville l'appelle, à l'unanimité, heureux et fier de l'espoir de posséder une telle illustration. Sans hésiter, avec un vrai cœur nîmois, le célèbre professeur quitte sa chaire et sa brillante position de Paris pour venir au milieu des siens présider à la restauration des lettres. La reine Marguerite de Navarre le recommande aux consuls et habitants de Nîmes par le billet suivant :

« Messieurs, j'ai entendu par maistre Claude Baduel comme vous lui avez escript et prié qu'il allât par delà pour vous aider à faire l'institution d'un collège en vostre ville, en quoi je croy qu'il se sçaura bien acquitter. Il s'en va maintenant devant vous pour cet effect. Et pour ce que je l'ay entretenu aux études, je vous prie de l'avoir pour recommandé, durant qu'il sera par delà; et vous me ferez, en ce faisant, plaisir bien agréable. A tant, Messieurs, je prie Dieu qu'il vous ait en sa très-sainte garde. — Escrip à Compiègne, ce VIII<sup>e</sup> jour d'octobre.

« La bien vostre, MARGUERITE »

Baduel est installé le 15 juillet 1540. Son enseignement a un succès complet; les étudiants affluent autour de sa chaire et le Collège des Arts devient un foyer de lumières.

Ainsi voilà un des grands savants du siècle, un enfant du pays, un recteur appelé par l'unanimité du conseil de la ville de Nîmes, un ami de la reine de Navarre, un professeur dont le mérite et la réputation font la fortune et la gloire du Collège des Arts; quoi de plus? Et cependant il est persécuté: dénoncé par l'autorité sacer-

(1) Ménard, t. IV, Preuves, LXXXI.

dotale; il est condamné au bannissement avec confiscation de ses biens, et se retire à Genève, où, consacré pasteur, il meurt en 1561.

Au fond l'autorité cléricale est logique, elle n'a pas tort. Oui, Baduel est un libre croyant. C'est un humaniste, c'est un grand esprit; donc il appartient aux idées nouvelles. En effet, il accomplit à Nîmes une grande œuvre. Je vois d'ici ces auditoires immenses, cette jeunesse enthousiaste, cette population avide de savoir s'entassant dans les salles de l'ancien hôpital Saint-Marc. Je me représente cet empressement, ce bonheur des esprits en entendant une voix libre, laïque et surtout pieuse et chrétienne. Baduel fut un ouvrier de la première heure; il travailla avec ardeur à former dans les consciences des convictions évangéliques et indépendantes, et Dieu bénit ses efforts. Par lui un grand peuple spirituel s'élève dans nos murs. Il est donc vrai de par l'histoire, la Réformation à Nîmes se produisit et s'affirma sous l'impulsion du savoir et de la haute culture. Le second trait du mouvement évangélique dans notre cité, c'est la lumière.

Maintenant nous sommes en mesure de conclure. A Nîmes la Réformation a eu un double berceau, le couvent des Augustins et le Collège des Arts. Un double principe en provoque les premières manifestations, la foi et la science. Voilà la vraie origine, et la tradition dont il faut constamment s'inspirer... Ces deux éléments se complètent, se pondèrent; ils donnent à l'Eglise son équilibre, sa stabilité, sa force. S'il n'y a que ferveur sans lumière, c'est l'illuminisme et le désordre des imaginations. S'il n'y a que science sans ferveur, c'est l'aride logique et le souffle desséchant de l'école. Ferveur et lumière, foi et science, que le double esprit qui anima les pères soit aussi l'inspiration des enfants!...

---

## NÉCROLOGIE

---

### M. CHARLES MEYNIER

Un de nos collègues, M. Gaufrès, déplorait naguère, dans un autre recueil (*Lien* du 17 septembre) la mort prématurée d'un laïque éminent, M. Léon Noguier, de Nîmes, « dont la charité, la candeur, l'humilité chrétienne faisaient le plus grand honneur à notre Eglise et à notre



foi. » Un nouveau deuil était réservé à l'Eglise et au Consistoire de la même ville, privés tout à coup, le 24 octobre dernier, d'un de leurs membres les plus utiles, M. Charles Meynier, qui, depuis plus de vingt ans, administrait les deniers des pauvres avec un dévouement, une intelligence au-dessus de tout éloge. M. Meynier entraînait à peine dans sa soixante-et-unième année, et il était de ceux qui trouvent dans la pratique du bien une perpétuelle jeunesse. Atteint de bonne heure d'une de ces épreuves domestiques qui condamnent à l'isolement les cœurs capables de ne se donner qu'une fois, il reporta sur un fils digne de lui, sur les indigents, sa famille adoptive, les sollicitudes d'une âme qui s'oublie elle-même pour soulager les maux d'autrui. Aussi tous les rangs, toutes les conditions étaient-ils mêlés dans le funèbre cortège de cet homme de bien, qui « se repose de ses travaux et que suivent ses œuvres. » La voix de M. le pasteur Viguié, rappelant les leçons d'une telle vie près de la tombe de Samuel Vincent et d'Abraham Borrel, trouva un écho dans tous les cœurs. M. Ch. Meynier n'était pas seulement un ami éclairé des pauvres, un trésorier modèle et qui ne sera jamais remplacé; il savait s'intéresser à tout ce qui est bon et beau. Il aimait notre œuvre historique. Il y a trois ans à peine qu'il signalait à notre attention un précieux recueil d'*Arrêts contre les protestants*, où se déroule la longue série des iniques décrets rendus contre nos pères par les continuateurs de Bâville en Languedoc. Il rédigeait lui-même, avec le zèle qu'il mettait à tout, un catalogue de ce recueil dont il faisait hommage à la Bibliothèque du Protestantisme français. Plus tard, il put acquérir ce rare volume pour les archives du Consistoire mises dans un si bel ordre par ses soins. Avec quelle joie il m'annonça cette acquisition, dans le dernier entretien qu'il m'a été donné d'avoir avec lui sur le sol natal! C'était, il m'en souvient, le 1<sup>er</sup> janvier dernier, sur la route d'Alais, non loin des lieux consacrés par le culte du Désert. C'est dans cet austère horizon, où tout rappelle l'héroïsme de la foi, que je me plais à revoir la figure aimable et sérieuse de celui que nous avons perdu. Combien d'autres l'ont devancé, dont la jeunesse active et sainte demeure pour tous une leçon, Edouard Levat, Jean Dussaut, Ernest Constant!... Heureuses les Eglises qui comptent de tels membres, même, hélas! pour avoir sitôt à les pleurer! Que leur exemple soit une vertu pour ceux qui restent, et qu'ainsi se forme l'indestructible tradition de foi et de charité qui permet de dire, en réponse aux coups de la mort : *Uno avulso non deficit alter!*

JULES BONNET.



# BULLETIN

## DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE

### DU PROTESTANTISME FRANÇAIS

Collection complète (1<sup>re</sup> série), t. I. à XIV, prix : 150 francs.

\* Table générale des matières, prix : 6 francs. — On peut se la procurer séparément.

Les t. I, II et III de la 2<sup>e</sup> série du *Bulletin*, formant trois beaux volumes de 600 pages, sont en vente au prix de 10 fr. chacun.

**AVIS.** — Les quittances ont été remises le 30 mars à la maison chargée de les encaisser. Il en sera donc présenté aux personnes qui ont soldé leur abonnement *depuis cette époque*. Ces personnes, en les renvoyant, sont priées de mentionner au dos la cause de leur refus.

Les abonnés dont le nom ou l'adresse ne seraient point parfaitement orthographiés sur les bandes imprimées sont priés de transmettre leurs rectifications à l'administration.

#### ANCIENNES COLLECTIONS

On peut se procurer les volumes parus du *Bulletin* aux prix suivants :

1 <sup>re</sup> année	}	10 francs le volume.
2 <sup>e</sup> —		
3 <sup>e</sup> —		
4 <sup>e</sup> —		
5 <sup>e</sup> —		
6 <sup>e</sup> —		
7 <sup>e</sup> —		
8 <sup>e</sup> —		
9 <sup>e</sup> année	}	20 francs le volume.
10 <sup>e</sup> —		
11 <sup>e</sup> année	}	40 francs le volume.
12 <sup>e</sup> —		
13 <sup>e</sup> —		
14 <sup>e</sup> —		
15 <sup>e</sup> —		
16 <sup>e</sup> —		
17 <sup>e</sup> —		

Chaque numéro séparé : 3 francs.

Un numéro détaché de la 7<sup>e</sup> ou de la 8<sup>e</sup> année : 5 francs.

On ne fournit pas séparément les numéros des 9<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> années.

Une collection complète (1852-1868) : 180 francs.

## AVIS

Le *Bulletin* paraît le 15 de chaque mois par cahiers de trois feuilles au moins. On ne s'abonne pas pour moins d'une année.

Nous rappelons à nos souscripteurs que tous les abonnements datent du 1<sup>er</sup> janvier, et doivent être soldés à cette époque.

Le prix de l'abonnement est ainsi fixé :

- 10 fr. » pour la France.
- 12 fr. 50 c. pour la Suisse.
- 15 fr. » pour l'étranger.
- 7 fr. 50 c. pour les pasteurs des départements.
- 10 fr. » pour les pasteurs de l'étranger.

La voie la plus économique et la plus simple pour le paiement des abonnements est l'envoi d'un mandat sur la poste, au nom de M. Alf. Franklin, trésorier de la Société, rue de Condé, 16, à Paris. — *Nous ne saurions trop engager nos abonnés à éviter tout intermédiaire, même celui des libraires.*

Les personnes qui n'auront pas soldé leur abonnement le 15 mars, recevront une quittance à domicile, avec augmentation, pour frais de recouvrement, de :

- 1 fr. » pour les départements;
- 1 fr. 25 c. pour la Belgique;
- 1 fr. 50 c. pour l'Algérie;
- 1 fr. 75 c. pour les Pays-Bas et la Suisse;
- 2 fr. 50 c. pour l'Allemagne;
- 3 fr. » pour l'Angleterre.

Ces chiffres couvrent à peine les frais qu'exige la présentation des quittances; *l'administration préfère donc toujours que les abonnements lui soient soldés spontanément.*

Le recouvrement des quittances n'est possible que dans les pays ci-dessus désignés; les personnes qui en habitent d'autres et qui n'auraient pas payé leur abonnement avant le 15 mars, cesseront à cette époque de recevoir les livraisons.

Tout ce qui concerne la rédaction du *Bulletin* doit être adressé au secrétaire, M. Jules Bonnet, rue du Champ-Royal, 5, à Courbevoie (Seine). L'affranchissement est de rigueur.